

FABLES

PAR

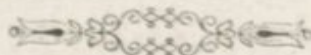
LÉON HALÉVY

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SECONDE ÉDITION

AUGMENTÉE

DE DEUX LIVRES NOUVEAUX



PARIS

GIDE ET C^{IE}, ÉDITEURS

RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5

1848

PARIS. – IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
RUE RACINE 28, PRÈS DE L'ODÉON

FABLES

PAR

LÉON HALÉVY

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SECONDE ÉDITION

AUGMENTÉE

DE DEUX LIVRES NOUVEAUX

PARIS

GIDE ET C^{IE}, ÉDITEURS
RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5

1848

A MON FRÈRE,
F. HALÉVY,

Léon Halévy.

LIVRE PREMIER.

I.

Le Singe et l'Esclave.

« Pauvre esclave ! à toi, les tortures ! » Disait un singe
libre au nègre du planteur ;
« Moi, des rians vergers je franchis les clôtures !
Défiant le mousquet et le plomb du chasseur,
Je ravage les champs que ta sueur féconde !
D'un soleil dévorant quand la flamme t'inonde,
Sous le dôme des bois je ris de tes douleurs !
Je savoure, au milieu des fleurs,
La banane onctueuse et l'orange embaumée :
Toi, l'on te jette à peine, en ta case enfumée,
Un pain noir qu'arrosent les pleurs !
Tout courbé sur le sol, dans les tristes labeurs,

On t'injurie, on te menace ;
Des plus durs traitements ton corps montre la trace
D'une eau sale à ta soif on mesure les dons ;
A moi, l'eau du torrent et les flots vagabonds !
A toi, les fers ! à moi, l'espace !...
Qui de nous est l'homme ? réponds ! »

L'esclave sur son cœur posa sa main tremblante !
On vit d'en haut l'espoir sur son front descendu ;
Une larme mouilla sa paupière brûlante !
Il regarda le Ciel !... Il avait répondu.

II.

Le Pont et le Bateau à vapeur.

Sur un fleuve un pont s'élevait,
Nouvellement construit, tout brillant de dorure ;
Et fier de sa riche parure,
Avec orgueil lui-même il s'admirait.
Bientôt sur les ondes s'avance
Un bâtiment majestueux ;
Son immense tuyau, d'où la vapeur s'élance,
Dans les airs plane audacieux.
En approchant du pont, que sa hauteur domine,
Notre bateau manœuvre habilement ;
Son tuyau se penche, s'incline ;

Puis, l'obstacle franchi, se relève à l'instant.
Derrière lui venait, volant sur l'onde,
Un petit canot caboteur,
Intrépide et vaillant coureur,
Qui se jouait sur l'eau profonde.
Il suit sa course hardiment ;
Élevant sa fine voilure,
Dressant sa coquette mâture,
Il glisse sous le pont, léger comme le vent.

Le pont se fâche, et lui crie ! « Insolent !
Ne devais-tu donc pas me demander passage ?
N'as-tu pas vu ce noble bâtiment
S'incliner pour me rendre hommage,
Et devant moi courber son front puissant ?...
– « Te rendre hommage, à toi !.. Va, l'on n'y pense
guère !
Lui répond la barque légère ;
Mon bel ami, bien grande est ton erreur !
En approchant de toi, que crois-tu qu'on redoute ?
Ce fier bateau s'est abaissé sans doute,
Mais pour se mettre à ta hauteur ! »

Devant le sot ainsi le talent s'humilie,
Pour arriver plus vite au port.
Par instant il se courbe : hélas ! c'est qu'au génie
Il faut aussi son passe-port !

III.

Le Roseau et le Chêne.

Fidèle et trop parfaite image Du courtisan lâche et rampant,
Qui sait, en se courbant, se soustraire à l'orage,
Un roseau s'agitait près d'un arbre géant,
Un chêne, à la cime orgueilleuse,
Qui dédaignait des vents l'attaque impétueuse,
Et bravait, sans fléchir, leur courroux impuissant.
Mais la tempête enfin redouble de furie ;
Le chêne altier succombe, et, couché sur le flanc,
Renversé, mais superbe, et toujours menaçant,
De ses vastes débris il couvre la prairie.

Le roseau qui résiste et se sauve en pliant,
Voit le chêne frappé dans cette noble lutte.
Il s'écrie aussitôt, en le considérant :
« Mais cet arbre est immense ! Et c'est depuis sa chute
Que je m'aperçois qu'il est grand ! »

IV.

Les Harangues

Un lion, royal voyageur,
Des peuples recevait l'hommage ;
Un mouton, au nom d'un village,
Vint fêter l'illustre seigneur :
Il loua sa bonté, sa grâce inépuisable,
Ses vertus, dignes des vieux temps :
« Terrible à l'oppresseur, aux faibles secourable,
Les moutons étaient ses enfants ;
Nul ne fut plus clément, plus généreux, plus juste ;
Point d'abus ; point d'impôts... jamais goutte de sang
N'avait souillé sa lèvre auguste ;
Plus sobre en ses besoins que le chevreau naissant,
Il vivait de fleurs, de feuillage,
Broutait l'herbe des champs, et buvait du laitage... »
Le lion, peu touché de ce discours flatteur :
« Prie un peu ce mouton de modérer sa langue,
Dit-il tout bas au loup, son premier serviteur ;
S'il continue ainsi de vanter ma douceur,
J'ai peur de croquer l'orateur
Avant la fin de sa harangue. »

V.

Les Émules de l'Aigle.

Deux moineaux jurèrent un jour, Par les plus grands
noms de leur race,
De suivre un aigle dans l'espace,
Et de s'illustrer à leur tour.
L'un, dans sa noble ardeur, s'élance sur la trace
Du fier aiglon qui vole au radieux séjour ;
L'autre, au milieu des airs, sent l'effroi qui le glace,
Et vers le bois natal il hâte son retour.
Bientôt de son ami le cri joyeux résonne ;
Il revient, glorieux d'un succès imprévu,
Raille son compagnon, l'interroge, et s'étonne
D'un serment aussi mal tenu !
« Je vais tout t'avouer, répondit le vaincu :
En suivant l'aigle altier dans l'étendue immense,
Je regardais en bas, et, voyant la distance,
De mes sens la frayeur s'emparait aussitôt !
Pour t'élever ainsi, le cœur plein d'assurance,
Quel fut donc ton secret ? – Je regardais en haut. »

Le succès d'un émule est presque une espérance ;
Pour arriver au but où le travail conduit,
Voyons toujours celui qui nous devance,
Et jamais celui qui nous suit !

VI.

Une Victoire.

« Nous étions cent ! Ils étaient mille ! Disait un soldat
radieux ;

Mais la victoire est bien facile

Quand on pense au pays, qui sur nous a les yeux !...

Lorsqu'enfin cessa la bataille,

Tous fiers, nous reformons nos rangs ;

Mais respectés par la mitraille,

« Nous n'avions rien perdu... rien, que trois
combattants ! »

A ces mots, de la foule un cri joyeux s'élance ;

Mais, quand chacun applaudissait,

Un jeune homme, à l'écart, seul gardait le silence ;

On l'interroge... on l'entoure... Il pleurait !

– « Parle, n'entends-tu pas ?... Un combat de douze
heures,

Où l'honneur du drapeau dans tout son jour parut !

Chacun applaudit, et tu pleures !

Qu'as-tu donc ?... – Mon frère y mourut. »

Ainsi, nous refusons, oublieux que nous sommes,

Une larme, un regret, à tant d'obscurs destins !

O gloire que de deuil couvre chez les humains

Les titres vains dont tu te nommes !...

Que de pleurs dans ces bulletins,

Où la main d'un vainqueur trace ces mots hautains

« Nous n'avons perdu que trois hommes ! »

VII.

Le Lion et son Allie.

De léopards une ligue acharnée,
D'un vieux lion malade avait jure la mort.
Il bravait leur rage obstinée ;
Un vaillant allié secondait ses efforts
C'était un tigre, à la belle encolure,
Qui, lui promettant son soutien
« Sois ferme, disait-il ; résiste, et ne crains rien
Car je suis là pour venger ton injure !
Je ressens ton affront ; ton péril est le mien,
Et je mourrais de ta blessure ! »
Fort d'un pareil discours, le lion, sans pâlir.
Voit ses ennemis accourir :
Le tigre, à leur aspect, enfle sa voix puissante ;
De sa queue irritée il bat ses flancs poudreux ;
Menaçant, il entr'ouvre une gueule écumante.
Et l'éclair jaillit de ses yeux.
Il se tient à l'écart, rugissant et terrible ;
De leur côté, poussant une clameur horrible,
Nos léopards, à la fois bondissants,
Sur le lion fondent avec furie
Déchirent à l'envi ses membres palpitants,
Et partent vengés, triomphants,
Lui laissant un reste de vie,
Pour mieux jouir de ses derniers tourments.
Le tigre enflait toujours sa voix retentissante !..
Le lion, mutilé, sanglant,
De vingt blessures expirant,
Lui dit, d'une voix défaillante :
« Ami sans pudeur et sans foi,
A quoi m'a servi, réponds-moi,

Ta trompeuse et vaine alliance ?
As-tu donc secondé mes efforts impuissants ?
Est-ce ainsi qu'on tient ses serments ?
Tu n'as rien fait pour ma défense ! »
– « N'ai-je donc pas montré mes dents ? »

De cet allié sans vergogne
Flagrante était la trahison !
Ce tigre était, assure-t-on,
Originaire de Gascogne.

III.

Un diner d'Ami.

« Dinez donc avec moi ! » dit un jour à Germon
L'opulent banquier Roberville ;
« Vous verrez... ce sera tout-à-fait sans façon...
Au coin du feu... tout seuls... un dîner bien
tranquille !...
– Mais point de gêne au moins ! .. – Du tout.. je l'ai
promis ;
Et je veux vous traiter en ami véritable ! »
Après un repas détestable,
« J'ignorais, dit Germon, en se levant de table,

Que nous fussions si bons amis ! »

Amitié, nom charmant ! de toi je me défie !
Si rarement le mot est une vérité !
On cache si souvent, sous un masque emprunté,
L'égoïsme et la perfidie !
On a pour l'ennemi mille soins caressants :
Conserver un ami, c'est chose si facile !
L'amitié de beaucoup de gens,
C'est le festin de Roberville !

IX.

Le Vin mousseux.

Il est de ces vins frelatés,
Par le vrai connaisseur justement détestés,
Vins très-suspects, plus qu'ordinaires,
Que l'art des fabricants, pour le plaisir des yeux,
Et le contentement des appétits vulgaires,
Perfidement transforme en vins mousseux.
Aussi le bouchon saute, et l'oreille est charmée
De ce bruit, joyeux précurseur
D'une liqueur à bon droit bien-aimée ;
Puis la mousse pétille et prolonge l'erreur,
Qui trop tôt se dissipe et s'envole en fumée,
Quand le verre a touché la lèvre du buveur.

Un jour, une de ces bouteilles
Qui borne ainsi ses vertus sans pareilles
A son bouchon fallacieux,
Sur un buffet se trouva la compagne
D'un flacon noblement poudreux,
Tout rempli d'un vin généreux,
Chauffé par le soleil aux côteaux de Champagne.
D'un air à demi protecteur :
« Eh ! bonjour, lui dit-elle ! Oui, ma joie est sincère
De me voir ainsi près d'un frère,
Mon égal en naissance, en mérite, en valeur ! »
A ce discours de l'imposteur,
Notre vieux vin d'Aï, tout grondant de colère,
Faillit éclater dans son verre ;
Mais, bientôt, calmant son courroux :
– « Toi, mon frère ! dit-il de son ton le plus doux,
Toi, du champagne ! Eh ! non ! ton erreur est
complète ;
En as tu le montant, la saveur et le goût ?
Va, tu n'es que de la piquette !
On te fait mousser, voilà tout ! »

Poètes battant la campagne,
Au bon sens, comme à l'art, faisant crier mere.
Écrivains à fracas, que la vogue accompagne,
Que de piquette en ce temps-ci
On nous donne pour du champagne !

X.

Le Babillard.

Un babillard, aux paroles hautaines,
Prenant pour le talent la jactance et les cris,
Se mit en tête un jour d'égaliser Démosthènes,
(Car ce bavard était d'Athènes ;
Nous n'en avons pas à Paris).
Du succès d'avance il se flatte ;
Il veut être orateur, et vient, dans ce dessein,
Réclamer, la bourse à la main,
Les doctes leçons d'Isocrate :
« Trop heureux, si je puis un jour vous ressembler !
Fixez vous-même le salaire »
– « Eh bien ! trente talents pour t'apprendre à parler ;
Trois cents pour t'apprendre à te taire. »

XI.

Le Partage de la Terre. ⁽¹⁾

« Mortels, partagez-vous la terre,
Dit un jour le dieu du tonnerre ;

Régnez sur elle en liberté !
Qu'elle vous serve d'héritage ;
Allez, je vous la donne, et qu'à votre partagé
Préside une franche équité ! »

Tout s'agite à l'instant : la lutte se prépare ;
L'industriel mortel de l'univers s'empare ;
La nature vaincue obéit à ses lois ;
Le monde échut à l'homme, et l'homme échut aux
rois.

Et depuis de longs jours était fait le partage,
Quand un poète arrive ; il s'arrête affligé.
Il venait d'un lointain rivage ;
Mais il venait trop tard : tout était partagé.

Aux pieds du roi du monde il prosterne sa tête : « O
mon père, dit-il, j'invoque ta pitié !
Le plus cher de tes fils, ton ami, le poète Sera-t-il le
seul oublié ? »

« Pourquoi, répond le dieu, ce reproche sévère
En ce libre partage ai-je imposé ma loi ?
Et quand l'homme à son gré se divisa la terre,
Où te trouvais-tu ? – Près de toi !

« Je contemplais, grand Dieu, ta splendeur infinie.
Je contemplais des cieux la divine harmonie ;
« Et tandis qu'échappant aux choses d'ici-bas,
Vers toi volait mon âme, à ton aspect ravie,
On me prenait ma part, et je ne le vis pas !

– Je sais compatir à ta peine,
Dit le dieu, mais ta plainte est vaine ;
La terre est occupée ; elle n'est plus à moi.
Mais je t'offre, en retour, ma céleste demeure.
Viens frapper au ciel à toute heure,

Et le ciel s'ouvrira pour toi ! »

XII.

Les deux Chevaux.

Un élégant coursier, à la fine encolure, Dans un pré
bondissait, plus léger que le daim :
En l'effleurant à peine, il rasait la verdure...
Près de là, dans un champ voisin,
Un cheval de labour, à la large structure,
Traçait traînant le soc, un pénible chemin,
Et d'un sol, vierge encor, commençait la culture.
Notre coureur s'arrête ; au travers de l'enclos
Il passe ses fumants naseaux :
Plus de vingt fois, dit-il, j'ai parcouru la plaine,
Pendant que je t'ai vu, d'un pas mal assuré,
« T'avancer pesamment, et franchir avec peine
La moitié de ce champ, qui te fut mesuré ! »
– « Sans doute... Et vois aussi quelle sueur m'inonde !
Un différent partage à tous deux est livré :
Tu bondis sur le sol, et moi, je le féconde ;
« Tu courais, et j'ai labouré. »

Aller vite est notre devise ; De dévorer l'espace on se
fait une loi :

Au profit du devoir l'heure est-elle conquise ?..

Le temps dont on fait bon emploi
Est le seul qu'on économise.

XIII.

Les Loups et le Serpent.

Deux loups, très-fidèles amis, (Autant que des loups
peuvent l'être),
Dans un bois cheminaient, ensemble réunis
Par l'habitude... et par la faim, peut-être !
Au détour d'un sentier, deux chasseurs, l'œil au guet,
Le coutelas au flanc et le fusil tout prêt,
Soudain leur barrent le passage.
La lutte est offerte : aussitôt
L'un des loups bravement l'engage ;
L'autre sent chanceler son courage en défaut ;
Il s'en retourne et fuit, lorsque, du creux d'un chêne,
Le fuyard, entend près de lui
Retentir des accents de colère et de haine !
C'est la voix d'un serpent, son ancien ennemi,
Qui maintes fois, dans les bois, dans la plaine,
L'avait avec rage assailli :
« Voyez, dit le reptile, et maudissez ce traître,
Qui ne sait que détruire et piller dans la nuit !...
Voyez donc le lâche qui fuit,

Quand son ami périt peut-être !...

Il lui faut des brebis, pour montrer sa valeur !
Je l'ai toujours jugé tel qu'il vient de paraître :
Méprisable, vil et sans cœur ! »
A ce discours, le loup frémit de honte,
S'arrête, voit de loin son ami qui faiblit,
Rougit de sa peur, la surmonte,
Revient sur ses pas, et périt !

Qu'importe d'où nous vient un avis salulaire ?
Si nous devons au ciel demander des amis,
Dont le cœur pur, dont le conseil sévère,
Sur notre devoir nous éclaire,
Prions-le qu'il nous donne aussi des ennemis,
Pour nous obliger à bien faire !

XIV.

Le Tableau.

Dans un obscur réduit, dans l'ombre et la poussière,
Un tableau se cachait, abandonné, perdu !
Le ciel, pour ce pauvre inconnu,
N'avait ni rayons, ni lumière !
Mais par un caprice, un hasard,
Soudain au grand jour on l'expose ;

L'œil puissant d'un maître de l'art
Sur lui s'arrête et se repose.
O surprise !... Est-il vrai ?... Des plus savants contours
Se dessine d'abord la ligne harmonieuse ;
Puis la couleur se montre ardente, radieuse,
Faisant pâlir le feu des plus beaux jours ;
Puis apparaît enfin une toile divine,
Un chef-d'œuvre inconnu, dont l'éclat ignoré
N'attendait, pour être admiré,
Que la clarté du ciel qui soudain l'illumine !

Au talent qui languit dans l'ombre et le sommeil, Et
que poursuit du sort l'injustice commune,
Que manque-t-il souvent pour trouver le réveil ?
Un sourire de la fortune,
Un simple rayon du soleil

XV.

Les Exploits du Renard.

Certain renard vantait ses exploits à la guerre :
« Fus-tu blessé ? lui dit un loup, vaillant compère,
Tout mutilé dans vingt combats
– » Ici... j'en perdis l'œil... Ne le vois-tu donc pas ?
– » Une autre fois, quand tu fuiras,
Ne regarde pas en arrière ! »

XVI.

Les deux Pièces d'Or.

Une mère voyait deux enfants du même âge
Grandir à ses côtés doux et riant trésor !
Il faut qu'un même zèle ait un égal partage : Chacun
pour son travail eut une pièce d'or.

Prosper change la sienne ; et dans sa main qui
tremble,
On place deux écus, puis un, puis un encor !
« Vois, dit-il à Sylvain, tout cet argent ensemble ! »
Mais l'autre répondit : « Moi, j'ai ma pièce d'or. »

D'un écu dépensé Prosper goûte la joie :
« J'ai des jouets, dit-il, et trois pièces encor !
Imite-moi ! Tu vois ce que le ciel m'envoie ! »
Sylvain disait toujours : « Moi, j'ai ma pièce d'or. »

Le lendemain l'on sort, et l'on court par la ville ;
Les trois écus restants y prirent leur essor :
De mille riens coûteux quel amas inutile !..
Et l'autre, en souriant, montrait sa pièce d'or.
Prosper ne jouait plus... Il vit, nu, sur la terre
Un enfant qui pleurait... « Si j'avais mon trésor !
« Se dit-il, j'aurais pu soulager sa misère !.. »

– Viens, dit l'autre, courons ! moi j'ai ma pièce d'or ! »

Ménageons l'or et les journées ;
Ils ont pareilles destinées !
L'or se change : il est dépensé ;
Le jour se lève : il est passé !

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIÈME.

I.

Les Cuisines.

Un savant plein de bonhomie,
Et l'un des plus distraits de notre académie,
Chez un ministre allait diner ;
De fort bon appétit vraiment, car ce jour même
Notre homme, en cherchant un problème,
Avait tout oublié... jusqu'à son déjeuner.
Enfermé dans les flancs d'une humble-citadine,
Vers le noble faubourg, rêvant il s'achemine ;
Et tout en faisant le trajet,
Son estomac gémit de la distance ;

C'est qu'on aime à dîner, tout savant que l'on est,
Et le nôtre vraiment, quoiqu'assez peu gourmet,
Se sentait fort en veine, et savourait d'avance
Les plaisirs d'un festin... payé par le budget.
Le très-modeste véhicule
S'arrête enfin devant l'hôtel ;
Y dépose notre immortel,
Qui franchit une cour, rencontre un vestibule,
Voit une porte ouverte, entre, et toujours distrait,
D'un spectacle nouveau reste tout stupéfait :
Sur cinquante fourneaux, noblement alignées,
Cent casseroles se dressaient,
D'un peuple ardent environnées ;
Vingt marmitons couraient, découpaient, dépeçaient,
Fricassaient, lardaient, rôtissaient !
Celui-ci d'une dinde, artistement truffée,
Décorait l'enceinte étoffée ;
Celui-là dans les flancs d'un pudding monstrueux
Plongeait, pour le pétrir, son poignet musculeux ;
L'un, grave comme un aruspice,
Interrogeait, de son doigt curieux.
Une sauce savante où surnageait l'épice ;
Un autre, façonnant l'olive et l'écrevisse,
D'un vol-au-vent majestueux
Préparait l'immense édifice.
Les yeux ne rencontraient qu'un vaste entassement
De lambeaux tout saignants et de pâtisseries,
De jambons et de sucreries,
De primeurs, poivres et piment ;
Et comme en un champ de bataille,
Débris de gibier, de volaille,
Gisaient partout confusément.
Notre savant (on le devine),
Était entré tout bonnement
Au beau milieu de la cuisine.
On lui montre enfin l'escalier :

Il sort, maudissant sa sottise,
Et, tout confus de sa méprise,
On le fait monter au premier.
Du banquet l'heure bienheureuse
Sonne enfin ; la salle à manger,
(Ce lieu d'épreuve et de danger
Pour plus d'une vertu fameuse),
De cristaux et de fleurs apparaît radieuse
A la table du grand seigneur
A l'envi chacun fait honneur.
Un seul ne mange pas... Qui donc ? Ce fut notre
homme !
Vins succulents, mets savoureux,
Plats exquis, ragoûts qu'on renomme,
Passent en vain devant ses yeux !..
Il reste seul, infortuné convive,
La dent inoccupée et la fourchette oisive !
« Mais vous ne mangez pas !... Qu'avez-vous ? lui
dit-on.
– Moi ? rien ! – Vous servirai-je un peu de ce
saumon ?
– Merci. – Goûtez au moins ce pudding !.. – Ah ! de
grâce ;
Plus un mot, je vous prie, ou je quitte la place !
– Allons, lui dit tout bas un plaisant, je le vois,
Suspectant aujourd'hui la table du ministre,
Par un pressentiment sinistre
Vous avez déjeuné deux fois !
– Je n'ai pas déjeuné du tout !.. – Mais quel mystère .
Trouvez-vous ce diner mauvais ?.. – Il est divin !..
– Que lui reprochez-vous alors ?... – Je l'ai vu faire,
Voilà pourquoi je n'ai plus faim ! »
Il est d'autres réduits où, toujours renaissante,
Sous l'effort de vingt bras rivaux,
Soir et matin, la flamme s'alimente !
Là, sur de magiques fourneaux,

Dans un nuage de fumée
S'élabore la renommée !..
Ce sont nos quatre cents journaux !
Vous, dont l'âme encor vierge, au début de la vie,
A conservé de l'art la sainte illusion ;
Vous, qui rêvez encore et l'éclat d'un beau nom,
Et les triomphes du génie ;
Malheur à vous, si le sort vous conduit
Dans ces secrètes officines !
Si nous voulons rester en appétit,
N'entrons jamais dans les cuisines !

II.

La Canne à Épée.

Une lame vaillante, autrefois glorieuse,
Sous un bambou flexible (instrument déloyal),
Devint une arme dangereuse,
Qui souvent change en meurtre un combat inégal.
Hélas ! de quel malheur le destin m'a frappée !
Dit-elle, on me déguise, et je fuis le regard !
« Autrefois j'étais une épée,
Et je ne suis plus qu'un poignard ! »

Tout dépend ici-bas de la place où nous sommes !
Sous l'or est le fumier ; sous la fange, un joyau !

Et bien souvent parmi les hommes
Qui marque le rang ?... Le fourreau !

III.

La Toison.

Une alouette, au doux ramage,
Pour son nid rassemblait et rameaux et feuillage
Et, pour le compléter encor,
De quelques brins de laine enviant le trésor,
Elle explorait le voisinage.
Aux abords d'une ferme, elle avise un mouton,
A l'épaisse et riche toison ;
Et de sa laine bien fournie
Elle arrache un léger flocon.
Au même instant le mouton crie...
« Qu'est-ce donc ? dit l'oiseau. Dois-tu te plaindre
ainsi
Pourtant je te dépouille à peine...
Tandis que le berger, sans pitié, ni merci,
Vient t'enlever toute ta laine,
Et tu n'en prends aucun souci !
Sur ce point peux-tu me répondre ?
Quelle est ta raison ? – La voici :
C'est que le berger sait me tondre. »

Voilà le secret des puissants,
Le secret de toute conquête !
Pour rois, bergers et gouvernants,
Ne pas faire crier la bête,
C'est là le premier des talents !
Quand on prend leur toison d'une main douce et
ferme,
Les peuples ne murmurent plus ;
Vous serez toujours bien venus
En leur caressant l'épiderme ;
Pareils aux moutons de la ferme,
Les plus heureux, ce sont les mieux tondus.

IV.

Le Rossignol et le Berger. (2)

Favori des neuf sœurs, toi qui te plains sans cesse
Que mille insectes bourdonnants
Assiègent nuit et jour les rives du Permesse,
Et troublent par leurs cris la poétique ivresse
Qui t'inspirait de si doux chants ;
Je veux te répéter un mot plein de sagesse
Que dit au rossignol un habitant des champs.
C'était le soir ; sur toute la nature
Régnait ce calme heureux qui suit un jour d'été ;

Le zéphyr se jouait sous la fraîche verdure,
Et la lune éclairait le feuillage argenté.
Un berger retournait à son humble chaumière ;
Il vit le rossignol, hôte aimable des bois,
Qui se taisait, pensif et solitaire,
Comme s'il eût perdu les doux sons de sa voix
« Rossignol, lui dit-il, quel est donc ce silence ?
Chante ; la nuit est belle, et ton règne commence.
– Que m'importe à présent la beauté de la nuit ?
« Répond l'oiseau ; ma voix reste glacée !
Les grenouilles font tant de bruit
Que de chanter encor je n'ai plus la pensée.
Leur horrible ramage en tout lieu me poursuit ;
Il trouble sans pitié l'asile où je repose.
Mais écoute berger ; entends-tu leurs accents ? »
Le berger répondit : « Eh ! oui, je les entends,
Mais ton silence en est la cause. »

V.

La Corde à Puits.

Un vieillard contemplait, assis sur le gazon,
Un jeune enfant, adolescent à peine,
Et qui d'un puits profond tirait l'eau souterraine.
Le seau bien lentement montait ; mais tenant bon
L'enfant tirait à perdre haleine !...

Les bras tendus, roidis, tout pâle de sueur,
On dirait que le poids l'entraîne,
Et sa faiblesse, hélas ! va trahir son ardeur !
Il se ranime enfin, lorsqu'on croit qu'il succombe...
Ce liquide fardeau que son bras fait mouvoir,
A son niveau bientôt, joyeux, il va le voir !..
L'imprudent lâche un peu la corde... O désespoir !
Au fond du puits le seau retombe.

Le vieillard s'approche, et lui dit :
« Un instant de relâche a quelquefois détruit
D'un long travail l'espérance et le fruit.
Que d'une même ardeur toujours notre âme brûle !
Dans tous les arts, mon jeune enfant,
On n'avance que lentement ; « C'est rapidement
qu'on recule.

VI.

Le Crapaud, le Lion et l'Aiglon.

Dans un bel accès de courage,
Se croyant insulte, bravant ses ennemis,
Un crapaud vengea son outrage :
Il écrasa... quatre fourmis !
Superbe, il s'en retourne, et voit sur son passage
Un lion qu'attaquaient trois tigres furieux.

Du roi des animaux la valeur se déploie ;
Après de longs efforts, vaincu, mais glorieux,
Il tombe, enfin, baigné dans son sang généreux ;
Il tombe, et ses vainqueurs ont déchiré leur proie.
Le crapaud dit alors avec dérision,
En lançant son venin de joie :
« Faible animal que ce lion
Si tout à l'heure il m'avait vu combattre,
Il saurait comme on peut, sans se laisser abattre,
Fouler aux pieds ses ennemis
Trois ont pu l'accabler ; moi, j'en ai vaincu quatre !
– » Oui, répond un aiglon ; mais c'étaient des fourmis
Celui que ta bassesse fronde,
Dans sa défaite est triomphant ! »
Il dit, et de son aile il écrase en passant
La tête du vainqueur immonde.

VII.

L'enfant de Sparte.

Un fils de Sparte la guerrière,
Après un héroïque effort,
Couvert de sang, le front dans la poussière,
Se voyait trahi par le sort.
Le déshonneur, c'est tout ce qu'il peut craindre !..
Il dit à l'ennemi, dont le fer va l'atteindre :

« Thébain, retourne-moi d'abord !
Frappe-moi par devant, (c'est ma seule prière),
Pour que mes amis et ma mère
Ne rougissent pas de ma mort ! »

La vie est un combat la lutte est périlleuse
Pour qui l'accepte en hésitant ;
Elle est facile et glorieuse
A celui qui marche en avant.
Si du destin alors on doit subir l'injure,
L'honneur est sauf jusqu'au dernier instant ;
Et la défaite est noble et pure.
Pour celui qui sait en tombant Choisir l'endroit de sa
blessure.

VIII.

Les Deux Fumées.

Un serrurier, debout, au point du jour,
Faisait rougir le fer dans sa forge brûlante,
Une épaisse fumée en colonne mouvante,
Annonçait aux passants qu'en cet humble séjour,
Le fer se transformait en instruments utiles,
Serpes, socs de charrue, armes du laboureur,
Et ces milliers de simples ustensiles
Qui servent aux besoins du peuple travailleur.

Vis-à-vis l'humble toit que le travail égaye.
S'élevait un superbe hôtel,
Majestueux palais, hôtel de la Monnaie,
Riche et brillant voisin du pauvre industriel.
Là, le métal aussi fond sur l'ardente braise ;
Mais ce n'est plus du fer ; c'est de l'argent, de l'or,
Qui coule, en bouillonnant, dans la vaste fournaise,
Et se répand ensuite, insidieux trésor.
De ce palais aussi s'élance la fumée ;
Mais celle-ci porte en ses nobles flancs
Budgets, faveurs, gros traitements,
Votes, scrutins, police, armée,
Protocoles et mandements.
Tandis qu'au sein des airs l'une et l'autre chemine,
La royale fumée insulte sa voisine :
« Voyez ! sans s'incliner, elle monte, je croi !
Oses-tu bien, misérable fumée,
Que les plus vils métaux de leur fange ont formée,
Oses-tu bien t'élever devant moi,
Moi, météore ailé, né des trésors du roi ? »
Le produit roturier montait sans rien répondre ;
Tout-à-coup le vent souffle... Il fit si bien, ma foi,
Qu'en un instant il sut confondre
La vapeur plébéienne avec l'enfant du roi.

Fortune, éclat du rang, grandeurs et renommées.
Tout dépend ici-bas d'un caprice du sort :
Un instant brouille tout ; et le vent, c'est la mort
Qui confond toutes les fumées !

IX.

Le Délateur

A Charles-Quint, un délateur.
Rêvant déjà sa récompense,
Venait sans remords, sans pudeur,
D'un malheureux proscrit dénoncer la présence.
Du monarque indigné le visage a pâli :
« Vous venez, lui dit-il, m'apprendre qu'un banni
Est près de moi !. Sortez !.. Au lieu de m'en instruire,
Vous auriez mieux fait de lui dire
Que l'empereur se trouve ici. »

Puisse toujours le lâche, en ses honteux services,
Trouver un accueil flétrissant !
Et que le mépris du puissant
Soit le premier de ses supplices !

X.

La Marmotte.

Une marmotte s'endormait
Pour tout l'hiver... c'est son usage...
Et le maître qui la montrait,
Courant de village en village,
Sans façon lui signifiait
Que pour toujours il la quittait.
L'animal, qui six mois sommeille,
Avec amertume accusait
L'ingratitude sans pareille
De celui qui l'abandonnait !
« Ah ! quel triste sort est le nôtre !
Dit-elle... « J'ai tout fait pour lui !
Pendant six ans, je l'ai nourri !
– Pendant trois ans, répondit l'autre :
Car nous devons déduire ici
Les mois où, vivant à demi,
Tu m'enlevas mes bénéfices...
– Voyez donc l'ingrat que voici !
Il retranche de mes services
Le temps où pour lui j'ai dormi ! »
« Perdre dans le sommeil une journée entière !
Disait l'actif Ambroise à l'indolent Césaire,
Quelle paresse, ô ciel ! – Eh ! non, en vérité ;
Mais j'abhorre l'oisiveté,
Et j'aime mieux dormir que ne rien faire. »

Eh ! bien, lecteur, qu'en dites-vous ?
Qui parle le mieux, (entre nous),
De la marmotte ou de Césaire ?

Élan naïf d'un être inoccupé,
Qui veut tromper l'ennui dont il se sent frappé !
Étrange excès d'une paresse
Qui ne peut voir, sans en rougir,
Le vide effrayant qui l'opprime,
Et pour qui dormir, c'est agir !

La mort, c'est un sommeil, et le sommeil lui-même
Une mort qui nous vient chaque jour avertir !
Un sage, s'endormant et se sentant mourir,
Dit avec calme : « Allons, voici l'instant suprême
Où les deux frères vont s'unir ! »

Honneur aux douces nuits que le labeur sépare !...
Le sommeil après le repos,
C'est l'engourdissement du Turc et du barbare ;
Le sommeil après les travaux,
Voilà le sommeil qui répare !

XI.

La Mère et l'enfant.

A l'heure où le dîner se fait attendre encore,
Avec sa mère un enfant visitait
Un lieu cher à plus d'un gourmet,
Élégant sanctuaire, et qu'avec soin décore
L'art des Félix et des Rollet.
L'enfant (qu'on pardonne à son âge),
D'un comptoir, chargé jusqu'aux bords,
Que la foule entourait de son ardent hommage,
Convoitait de l'œil les trésors.
Mais sur l'avis de la mère prudente,
Dont l'ordre est toujours révééré,

D'un modeste échaudé, très-gaîment savouré,
Son jeune appétit se contente.
Pourtant la dame (on me l'a dit vraiment),
Ne prêchait point d'exemple en ce moment.
Sans rancune, l'aimable enfant
Lui verse un verre d'eau de sa main prévoyante,
Puis le présente en souriant :
« Mais attends donc ! » dit en grondant la mère,
Touchant encor du doigt quelques gâteaux friands.
– Eh ! bien, répond l'enfant, tendant toujours le verre,
Tu ne vois donc pas que j'attends ? »

Double leçon de patience,
De bon vouloir, de jugement,
Et de candide obéissance,
Qu'un sage eût enviée à l'esprit d'un enfant !

XII.

Les deux Brosses.

Deux meubles d'antichambre, égarés au boudoir,
Deux brosses, m'a-t-on dit, discouraient l'autre soir :
L'une, sur un divan mollement étendue,
Penchait ses crins soyeux sur l'acajou marbré ;
L'autre, simple et grossière, au tissu plus serré.
Rude au toucher comme à la vue,

Gisait modestement dans un coin retiré.

La première, abusant de son luxe stérile,
Rabaissait sa compagne en termes orgueilleux.
L'autre lui répondit : « Quelle est la plus utile ?
Que ce point seul décide entre nous deux.
Ton duvet souple et tendre est plus doux que la soie
Il étend la poussière et ne l'enlève pas ;
Moi, que ton fier dédain semble placer si bas,
Je suis dure, mais je nettoie. »

Préférons au flatteur, qui nuit en caressant, L'ami
sincère et sûr qui corrige en blessant.

XIII.

Le Drapeau

Au noble mâât d'un brick de guerre
On hissait notre pavillon ;
Les forts de la rive étrangère
Le saluaient de leur canon.
Le vaisseau dans le port s'avance :
« Voyez donc comme on me reçoit ! »
Dit le drapeau joyeux, qui dans les airs s'élance ;
« Aussitôt que l'on m'aperçoit,
Le canon tonne... Il fête ma présence !

Pour moi, ces respects, ces honneurs !... »
– « Tu te trompes !... pour moi ! » dit avec arrogance
Le coq, aux ailes d'or, qui brille et se balance
Au-dessus des nobles couleurs !
« Pour moi seul, cet hommage et cette déférence !.. »
– « Ni pour toi, ni pour lui, » dit le vieux
commandant ;
« Ce qu'on salue en ce moment,
C'est le nom glorieux de France !
Son passé, son éclat nouveau,
Font rejaillir sur vous le respect qu'ils commandent.
La gloire et l'honneur du drapeau
Sont dans les bras qui le défendent ! »

XIV.

Le Tombeau et la Fleur.

Triste décret du ciel !... Une femme, une mère,
Avait vu son enfant couché dans le cercueil ;
Et tout ce qu'elle aimait, sa joie et son orgueil,
Dormir sous quelques pieds de terre !
Époux, amis, parents... que de soins Superflus
Pour ranimer l'espoir en ce cœur qui succombe !...
Muette et désolée, elle ne vivait plus
Que pour pleurer sur une tombe !...
Un arbuste odorant, et par ses mains planté,

Sur ces restes si chers étendait son ombrage...
Là s'arrêtait souvent son regard attristée...
Quelques fleurs émaillaient ce verdoyant feuillage ;
Une surtout, brillante au milieu de ses sœurs,
Souriait à la pauvre mère ;
Elle semblait heureuse et fière
D'embellir ce lieu de douleurs !
Aussi chaque matin une eau limpide et pure
Baignait son calice vermeil ;
Du moindre vent, pour elle, on redoutait l'injure ;
Mille soins caressants saluaient son réveil ;
Et quand sa tige languissante
Se penchait sous les feux du jour,
Sous quelques frais rameaux une main prévoyante
La protégeait avec amour !...
Humble fleur, par le deuil choisie,
Pour fêter et parer la mort,
Bientôt tu devins une amie,
Pour ce cœur brisé par le sort !...
Quand la dixième année enfin fut écoulée,
La mère, le front souriant,
S'approchait du tombeau, paisible et consolée,
Et venait pour la fleur autant que pour l'enfant !

De Dieu les bontés paternelles
Mesurent sagement le poids de nos douleurs !
Au Temps il a donné deux ailes,
L'une, emportant nos biens, l'autre, essuyant nos
pleurs !

XV.

Le Soleil et le Nuage ⁽³⁾.

Le soleil se levait ; d'une ardente prière
Un Persan saluait sa féconde lumière :
« O Soleil, disait-il, astre aux divins rayons,
Qui du ciel bienfaisant nous dispenses les dons ;
Accepte notre hommage, et propice à la terre,
Sous tes feux protecteurs fais jaillir nos moissons Il
Un nuage, irrité de sa reconnaissance,
Répand sur l'étendue immense
Une soudaine obscurité.
Une voix sort alors du nuage et s'écrie :
« Eh ! quoi ! c'est le soleil que l'homme adore et
prie !
Voilà donc sa divinité !
O mortel ! ce vain Dieu que cherche ton hommage,
Vois-tu comme, à mon gré, je voile son image ?
Vois-tu lutter en vain ses rayons expirants ?
C'est à moi, son vainqueur, qu'appartient ton encens !

– « N'insulte pas ce Dieu, devant qui je m'incline,
Nuage immonde, éclos de sa chaleur divine ! »

Répondit le Persan, dans son pieux courroux ;
« C'est lui qui t'éleva de la terre fangeuse,
« Et te fit partager la voûte lumineuse
Qui nous éclaire tous !
Quand sa clarté se voile à ton ombre livide,
La honte est pour toi seul, et la gloire est pour lui.
Le zéphyr, en passant, chasse ta nuit perfide,

Et de nouveau sur nous l'astre immortel a lui ! »

Il dit ; soudain s'élève une brise légère ;
Le nuage s'enfuit, triste jouet des vents ;
L'astre divin se montre, éclatant de lumière.
Ainsi l'envie expire en ses vœux impuissants.

XVI.

Les Nids et le Monument.

Une troupe aux ailes mutines.
Essaim joyeux de moineaux francs,
Dans un édifice en ruines
Avait posé ses campements.
Mais bientôt la vieille mesure,
Par les soins créateurs d'un artiste savant,
Deviens un vaste monument,
Un temple magnifique, à la riche structure.
Adieu donc, nos hôtes ailés !
Sous le ciseau qui taille et décore la pierre,
Leurs nids roulent dans la poussière !..
Ils vont chercher ailleurs, tristement exilés,
Une demeure hospitalière !
Tous s'éloignent en maudissant
Le sort jaloux qui vient de les proscrire ;
Le plus vieux s'arrête, et montrant

Ce temple, de dorure et de marbre éclatant :
Voyez l'homme ! dit-il ; il ne sait que détruire ! »

Pauvres et grands seigneurs, généraux ou savants,
Nous jugeons chaque chose à notre point de vue
Une arme est un jouet pour la main des enfants ;
Dans le fier conquérant qui dévaste et qui tue,
L'auteur voit un sonnet, l'artiste une statue ;
Jeunes ou vieux, peuples ou gouvernants,
Nous sommes tous, hélas ! quelque peu moineaux
francs !

FIN DU LIVRE DEUXIÈME

LIVRE TROISIÈME.

I.

Le Pavé de Bois.

« Heureuse invention que ce pavé de bois ! »
Disait un promeneur, en arpentant la rue,
Où, sans bruit, des passants s'agitait la cohue ;
« On marche et l'on pense à la fois.
Plus d'importun fracas, qui soudain nous éveille !
Le cheval, foudre ailé, qui de loin retentit ;
La roue, au fer strident, qui déchire l'oreille ;
Tout s'assourdit, tout s'éteint, tout sommeille,
Et le silence est dans le bruit.
Au milieu de la rue, on lit, on songe, on rêve »

La phrase allait bon train ; mais hélas ! il l'achève
Sous les pieds d'un cheval, dont le choc imprévu
A ses rians pensers bien brusquement l'enlève !
Il l'aurait évité, s'il l'avait entendu.
Meurtri, tout pâle, on le relève ;
Trois mois sur sa chaise étendu,
Depuis ce temps on dit que le cher homme
A plus d'une fois défendu
Ce bon pavé de grès, dont le bruit nous assomme ;
Et le pavé de bois, qu'en maints lieux on renomme
Dans son estime a bien perdu.

Qu'une presse inquiète incessamment bourdonne,
On s'en plaint en plus d'un pays ;
On voudrait voir finir ces cris,
Tout ce bruit qui murmure, et qui siffle, et qui tonne !
Vœu fatal ! désir imprudent !..
Quand l'orage s'annonce, on l'évite aisément.
Lorsqu'au sommet des monta rugit la bête fauve,
Elle tient éveillé le voyageur prudent.
Le silence est parfois un présage effrayant ;
Tel bruit, que l'on maudit souvent,
Nous assourdit... mais il nous sauve !

II.

Les Deux Morsures.

Un épagneul jouait avec un jeune enfant :
Par un sourd grognement simulant la colère,
Sur la main du marmot il promenait sa dent ;
Et sur la peau si tendre il fit, bien innocent,
Une égratignure légère.
A cette vue accourt le père ;
Saisi d'un aveugle transport.
Il frappe l'épagneul, dont la dent, tout d'abord
(Car la douleur le surprend, l'exaspère),
Sur la main de l'enfant s'imprime avec effort :
L'épagneul mordillait ; on le punit : il mord

Ne redoutons pas la blessure
Que l'on nous fait en se jouant ;
Peu dangereuse est la morsure
De celui qui mord en riant.

III.

La Montre au Tribunal.

Deux héritiers se disputaient
Une montre excellente, et tous deux soutenaient
Leurs droits égaux de légataire
Aux tribunaux on déféra l'affaire ;

Elle était fort obscure, et, procureurs aidants
(Je veux dire : avoués ; les noms sont différents),
On la vit, une année entière,
Tenir la justice en suspens.
Après force exploits, jugements,
Déboutés et commandements,
Pourvois, vacances et remises,
Appel de témoins, expertises,
Examen de baux, de contrats,
L'un des deux eut la montre, objet de ces débats.
Après ce jugement propice,
Qui mettait un terme au procès,
Il fallut, pour payer les frais,
Laisser la boîte à la justice ;
Et le vainqueur eut, tout confus,
Le mouvement .. qui n'allait plus
Si cette histoire vous rappelle
Certaine huître en litige et le roi des conteurs,
Je vous répondrai, moi, que l'histoire est nouvelle :
Ma justice, par ses lenteurs,
A gâté cette huître si belle,
Que l'ancien juge avale, aux yeux des deux plaideurs.

La justice entend son affaire,
Et fait les choses savamment :
Si le contenu peut lui plaire,
Elle en fait sa part ; autrement,
La prudente et digne commère
Met la main sur le contenant.

La bonne dame est fine et déliée :
Elle sait, au besoin, s'y retrouver encor
Et si l'huître est avariée,
Elle prend les coquilles d'or.

Voulant des longs procès exprimer le dommage,
Un peintre, d'un crayon aussi vif qu'ingénu,

De deux plaideurs ainsi représentait l'image :
Le gagnant, en chemise, et le perdant, tout nu.

IV.

Le Pain du Moineau.

Une vieille, sur sa fenêtre,
Sitôt que le jour se montrait,
Semait du pain, le répandait ;
Et soudain l'on voyait paraître
Gentil moineau qui becquetait,
Puis, en chantant, s'en retournait.
Quelquefois sur la main tremblante
De la vieille qui le choyait,
En gazouillant, il se posait ;
Et de son aile frémissante,
Avec bonheur, la caressait.
La vieille en avait joie extrême :
« Voyez, dit-elle, le pauvre !
On jurerait vraiment qu'il m'aime,
Et qu'il veut payer mon bienfait ! »
Mais un matin, à la fenêtre
Qui dès le point du jour s'ouvrait,
Notre oiseau ne vit rien paraître,
Et sur le bord le pain manquait.
« Quoi ! plus rien ! maudite mégère »

S'écria-t-il, dans sa colère ;
Et pour les briser, il frappait
Les carreaux de la vieille mère...
Mais la vieille, hélas ! se mourait.

L'ingratitude est chose trop commune !
Mille bienfaits par vous sont en vain répandus ;
Obligez mille fois, et ne refusez qu'une :
On se souviendra du refus.

V.

Le Feu d'Artifice.

A Paris... non, à Tombouctou,
La naissance d'un prince (on sait que c'est partout
Des jours les plus heureux l'avant-coureur propice)
Amenait... un feu d'artifice !
Le reste vient plus tard... ou ne vient pas du tout.
La nuit étincelait ; la rapide fusée
Sur les ailes du vent s'élançait dans les cieux,
Puis bientôt retombait en ardente rosée...
Les soleils agitaient leur cercle radieux ;
C'était un océan de feux,
Soulevant ses flots d'or sous la nue embrasée...
De la foule les cris joyeux
Éclataient, grandissaient, s'élevaient avec eux !

Cependant sur la place, où jaillit la lumière,
Au milieu des splendeurs de ce ciel enflammé,
Brûlait modestement un pauvre réverbère,
Pour le bien du passant chaque soir allumé.
D'enfants une troupe moqueuse
Le remarque, et riant de sa clarté fumeuse :
« Voyez donc, disent-ils ; le bel astre vraiment !

Et comme il brille en ce moment ! »
Tout en parlant, l'un d'eux jette une pierre ;
Une autre la suit ; et bientôt
Notre infortuné réverbère
Voit en éclats voler son verre,
Et s'éteint sous ce rude assaut.
Pendant cet acte de justice,
On avait tiré le bouquet ;
Tout ce grand tracas se mourait ;
Et ce feu si brillant, si glorieux... durait
Ce que dure un feu d'artifice !
Chacun alors veut rentrer au logis ;
Mais par malheur on n'y voit goutte ;
On s'agite ; on se presse ; on cherche en vain sa
route ;
Les petits sur les grands, les grands sur les petits,
On s'écrase ; partout le désordre et les cris,
Plaintes, querelles, gens meurtris ;
C'est un tumulte, une déroute,

A faire peur aux plus hardis !...
Au loin se répand l'épouvante,
Quand, par bonheur, une main bienfaisante
Du pauvre réverbère, après de longs efforts,
Ranimant la flamme expirante,
Donne un guide à la foule... On le bénit alors !
A sa lueur modeste on rend plus de justice ;

Que dis-je ! c'est un Dieu ! c'est un astre ; un
sauveur !
C'est un flambeau céleste, à la clarté propice !...
Et ce peuple, envers lui de tant d'affronts complice,
Veut maintenant en son honneur,
Que l'on tire... un feu d'artifice !

Il est en cet exemple un utile conseil :
Craignons le vain éclat des lueurs mensongères,
Et des rêves trompeurs redoutons le réveil !
Si, dans l'enivrement de ces feux éphémères,

On éteint partout les lumières,
Au sortir d'un chaos pareil,
On bénira comme un soleil
Le plus humble des réverbères.

VI.

Le Masque.

Découvrant un masque de plâtre,
Symbole de l'ancien théâtre :
« Qu'est-ce donc ? » se dit un renard.
« Ma foi ! si l'image est fidèle,
Bouche ouverte, et point de cervelle,
C'est la tête d'un babillard. »

VII.

La Sentinelle.

Donne-moi ton fusil, ton casque et ta giberne !
Je monterai la garde autour de ce palais.
Donne ; la nuit est belle, et le drapeau français
Plane, immobile et fier, aux murs de la caserne

Je n'ai pas, comme toi, quitté de vieux parents,
Que faisait vivre mon ouvrage ;
Ni d'amante qui pleure, et calcule les ans,
Quand le bruit du tambour traverse le village !

Dors, et qu'un rêve heureux te rende tout ton bien !
J'achèverai pour toi ta garde commencée ;
Nuls regrets ne viendront tourmenter ma pensée :
Je suis seul, et je n'aime rien.

LA SENTINELLE.

– J'ai l'espoir du retour, pour charmer ma souffrance ;
Je vois mon toit de chaume au seuil des grands
palais ;

Je vois ma blanche église et nos champs de genêts,
Dans les plis du drapeau qui sur nous se balance !

J'ai quitté, l'œil en pleurs, mes bons et vieux parents ;
Mais près de moi j'ai leur image ;
Et, pour tromper l'absence et la lenteur des ans,
J'entends la douce voix qui m'appelle au village !

Compagnons du soldat, ces regrets sont mon bien !
Va, je te plains, ami, plus encor que moi-même !
Mieux vaut regretter ce qu'on aime,
Que de vivre sans aimer rien !

VIII.

Le Cheval et le Général.

C'était après une bataille,
Où le boulet et la mitraille
Couvraient de deuil mille foyers.
Sur le plus vaillant des coursiers,
Un illustre et vieux capitaine
Lentement parcourait la plaine,
Où gisaient chevaux et guerriers.
Le noble coursier, tout en nage,
Après de valeureux efforts,
Disait, en voyant ce carnage :

« Hélas ! combien d'hommes sont morts ! »
Le général, au front sévère,
En foulant le sang des héros,
Disait, l'œil fixé sur la terre :
« Nous avons perdu cent chevaux ! »

IX.

La Pierre à Aiguiser.

Un rémouleur, sur sa pierre mouvante,
Aiguissait un grand coutelas,
Dont la lame trompeuse, à l'œil étincelante,
Rayonnait, mais ne coupait pas.
La pierre se lassa de tant de soins stériles,
Et, désespérant du succès :
« Tu t'épuises, dit-elle, en efforts inutiles ;
Cette lame, crois-moi, ne coupera jamais...
Elle n'a pu briller que d'un éclat perfide ;
Elle est d'un métal trop grossier,
Pour acquérir cette trempe solide
Qui n'appartient qu'au pur acier. »
– « Oui, dà ! mais tu fais bien la fière ! »
Dit, à son tour, la lame avec colère ;
« Il est aisé de parler, sur ma foi !
Tâche donc seulement de couper comme moi
A l'œuvre on connaît l'ouvrière :

Voyons un peu si tu t'en tireras ! »
— « J'aiguise, » répondit la pierre ;
« Je fais couper, mais je ne coupe pas ! »
Il est plus d'un critique, enclin à la satire,
Qui, sans chercher à nous conduire
Vers le but qu'il doit nous tracer,
Et se piquant fort peu d'instruire,
Avant tout s'attache à blesser.
Mais le critique sage, et que le goût inspire,
Sous ses doctes leçons on aime à se ranger ;
Et c'est de lui que l'on peut dire :
« Il n'est pas besoin de produire,
Pour avoir le droit de juger. »

X.

L'Écureuil ⁽⁴⁾.

Docile au frein qui guide son audace,
Un fier coursier s'en allait bondissant ;
Sur le sable son pied laisse à peine une trace.
Un écureuil l'accoste, et lui dit en passant :
« Beau sire, en vérité, j'admire ton adresse,
Ton pied léger, ta grâce, ta souplesse ;
Mais j'en sais faire autant que toi :
Soir et matin, à perdre haleine,

Je m'agite, je me démène,
Sans repos je travaille, et c'est un jeu pour moi. »
Du petit animal respectant la folie,
Le cheval lui répond, d'un air de courtoisie :
« Que mon maître à ses lois soumette ma fierté,
Il s'en fait gloire, honneur : son éloge m'anime !
Il reconnaît mes soins, et ma docilité
Aime à faire pour lui des efforts qu'il estime.
Mais que pour toi, perdant et ton temps et tes pas,
Sur tes petits pieds tu bondisses ;
Que tu tournes sans cesse, au gré de tes caprices ;
De tout cela, dis-moi, que sort-il ? Du fracas. »
Sans peine on concevra le travers que je fronde.
Sans but pourquoi courir, ou noircir du papier ?..
On trouve, hélas ! dans ce bas monde,
Mille écureuils pour un coursier !

XI.

La Souris et le Chat.

Dans un logis des plus propres,
Une souris faisait tapage,
Dégradant les meubles coquets,
D'un petit-maître, élégant personnage.
Pour faire cesser le dégât,
Notre prudent propriétaire

Employa, confiant, la recette ordinaire,
Le remède banal... un chat
Il était d'humeur vagabonde ;
Et, pour le fixer au logis,
Niche élégante, mets exquis,
Soins, égards, rien ne fut omis ;
Pour lui, gâteaux mignons, plats friands, tout abonde.
« Oh ! oh » se dit le chat, « volailles et biscuits,
Cela vaut mieux qu'une souris !
La coupable une fois happée,
Plus d'édredon moelleux où, comme un roi, je dors
Pour prix de ma sottise équipée .
Comme un meuble inutile, on me mettra dehors...
Que je croque la bête, au même instant je sors ! »
Pour un gendarme à quatre pattes,
Ce n'était pas raisonner mal ;
Sans doute le digne animal
Avait acquis ce sens moral,
En servant quelques diplomates.
Le cas ainsi posé, du soin le plus discret
Il environne son projet :
Le cou tendu, l'air grondeur, l'œil au guet,
Notre chat faisait bonne garde...
En apparence... et des qu'il entendait
Grignoter la souris, bien vite il se posait
Comme un grave bedeau, tenant sa hallebarde !
Puis, hérissant le poil, et murmurant tout bas,
Le dos gonflé d'ardeur et d'espérance,
Il s'avavançait à petits pas
Vers tous les coins suspects à sa prudence
Mais choisissait de préférence
Ceux où la souris n'était pas.
Le soir, après mainte caresse,
Maint ragoût des plus fins, au savoureux fumet,
Bien dodu, bien repu, notre matou ronflait,
Comme un gastronome en liesse.

Souvent certain bruit l'éveillait :
Du coin de l'œil il regardait
La souris faisant ses prouesses ;
A ses aimables gentillesse,
Dans sa barbe, il applaudissait ;
Puis, de l'autre côté, calme, il se rendormait.
La souris comprit le manège :
Beaux-esprits et fripons se sont vite entendus ;
Elle vit bien que le siège
Devenait au plus... un blocus
Cela dura longtemps... Mais, une nuit, le maître,
Éveillé par le bruit et soupçonneux peut-être,
Trouva la souris et le chat
Qui mangeaient dans le même plat.
Ainsi finit la comédie.
Bien convaincu de perfidie,
Le chat aux gages fut cassé ;
Un piège, peu coûteux, au logis fut dressé ;
Et la souris, perdant cet excellent cerbère,
Ce gras et charmant ennemi,
Pour la croquer si bien nourri,
Se fit prendre... à la souricière.

Dites-moi, cher lecteur : En un lointain pays,
N'est-il pas certaine police,
Qui, trouvant le métier propice,
Laisse un peu vivre la souris ?

XII.

L'oreiller.

« Je me retourne ; je m'agite ;
En vain je cherche à sommeiller
A mon front fatigué monte une ardeur subite ;
Loin de moi, maudit oreiller ! »

Ainsi parlait Berthold... Il gronde sa servante...
Il veut que, dès le lendemain,
D'un oreiller de crin la fraîcheur bienfaisante
Remplace, sur son traversin,
L'oreiller souple et tendre, à la plume brûlante...

On obéit... En dormira-t-il mieux ?...
Hélas ! prévoyance inutile !
En vain la servante docile
A proscrit le duvet et l'oreiller soyeux !
Le lendemain crise nouvelle !
Berthold sent à son front monter les mêmes feux !
Le sommeil, qu'en vain il appelle,
Plus que jamais trompe ses vœux !
Mieux avisé, Berthold change sa vie...
Le travail, cet ami que toujours il a fui,
Soudain vient le charmer, et combat son ennui....
La douce piété, l'ordre, l'économie,
Ces faciles vertus, qu'en sa longue folie,
Il ne connaissait que de nom,
Pour ses yeux, que voilait un rêve,
Et sur lesquels le jour se lève,
Cessent d'être une illusion !

Berthold se couche et, tout d'un somme,
Sur l'oreiller de plume il dort jusqu'au matin :
« Eh ! quoi ! dit-il, suis-je un autre homme ?
Qui donc change ainsi mon destin ?
Jusqu'au jour je dors... Quelle fête !...
A la raison, qui me vint conseiller,
Du repos je dois la conquête ;
Quand la sagesse est dans la tête,
Le sommeil est dans l'oreiller. »

XIII.

La Goutte d'Eau.

Le lendemain d'un jour de pluie,
Quand fut séché tout le coteau,
Restait seule une goutte d'eau,
Entre deux cailloux recueillie ;
Vaste Océan, qu'à son réveil,
Sur le penchant de la prairie,
Avait oublié le soleil.
Une naissante paquerette,
Fraîche éclore au feu des beaux jours,
Se penchait, gentille et proprette,
Sur ce fleuve aux étroits contours ;
Tandis qu'une mouche captive,

Dans la goutte d'eau s'agitant,
Essayait de gagner la rive :
« Hélas ! » dit-elle, en regardant
La petite fleur de la plage,
« Si je puis du moins, en nageant,
Atteindre cet arbre-géant,
Je me sauverai du naufrage ! »
Elle disait ; au même instant,
Un insecte, au brillant corsage,
Dans son capricieux essor,
Courant de feuillage en feuillage,
Sur la fleur, souriant trésor,
S'en vient poser ses ailes d'or.
Sous cette étreinte caressante,
Elle goûte un plaisir nouveau ;
Elle se penche languissante,
Et fait frémir la goutte d'eau :
« Ah ! » dit la mouche... « en ma misère,
Mon dernier espoir va s'enfuir.
Voici l'arbre atteint du tonnerre !
Le gouffre, hélas ! va m'engloutir !
L'orage gronde ; adieu la terre !
L'onde mugit... Il faut mourir ! »

Une heure s'écoulait à peine,
La paquerette, au front joyeux,
Respirait sous la fraîche haleine
Qui du soleil calmait les feux.
Il avait desséché l'abîme,
Au loin répandu sa splendeur...
Plus d'Océan !... et la victime
Expirait au pied de la fleur.

Elle a donc sa joie et ses fêtes,
La paquerette du coteau !
Aussi bien que le fleuve, hélas ! la goutte d'eau

A ses périls et ses tempêtes !

XIV.

L'Ane et le Doctorat.

L'âne, un beau jour, se fit instituteur ;
Pour combattre avec fruit la science et la mode,
Il chercha des sujets qui missent en honneur
Et sa doctrine et sa méthode.
Tout occupé de ce projet,
Il voit un bœuf qui, solitaire,
Sur l'herbe d'un pré ruminait.
Son air grave, pensif, et sa figure austère
Conviennent au professorat :
« Parbleu ! » dit l'âne, « il fera mon affaire ! »
Il l'accoste donc, et l'éclaire
Sur les profits de ce nouvel état :
« Je t' enrôle, » dit-il ; « tu seras mon confrère ;
Le titre n'est pas sans éclat...
Dès aujourd'hui, je te confère
Les grades et le doctorat... »
– « Merci, » répond le bœuf, « de cet honneur
insigne !
Je m'en reconnais trop peu digne !
Vouloir montrer ce qu'on n'a pas appris,
C'est, croyez-moi, s'exposer au mépris.

Je sais vraiment fort peu de chose ;
Et ceux dont j'oserais me faire précepteur,
Me quitteraient vite, et pour cause,
Dès qu'ils apprendraient, monseigneur,
Que vous m'avez nommé docteur ! »

Qui connaît son peu de science
Peut encore arriver à bien ;
Ignorer que l'on ne sait rien
Voilà la suprême ignorance !

XV.

Les Deux Aveugle.

Dans un village un aveugle vivait,
Grand promeneur, quoique n'y voyant goutte ;
A travers champs, seul, il s'aventurait,
Et, sans encombre, à son but arrivait,
De son bâton interrogeant la route.
Il rencontrait souvent sur son chemin
Un vieux noyer, dans un étroit passage,
Riant sentier, débouchant au village ..
L'arbre chéri couvrait de son feuillage
L'humble demeure, où, sans bruit, un marin
Tout accablé sous la fatigue et l'âge,
Se reposait du monde et de l'orage.

Le bon aveugle, en tâtonnant, passait
Près de ce toit, à l'ombre hospitalière ;
Et de son bras à peine il effleurait
Le tronc noueux de l'arbre séculaire,
Tant son adresse avec soin l'évitait !
Or, en ce temps, trônait au voisinage
Certain fermier, ayant d'excellents yeux,
Mais ennemi déclaré, furieux,
Du pacifique et digne personnage,
Dont le noyer ombrageait l'ermitage.
L'homme siégeait au conseil du canton ;
Dans les débats, il gouvernait le maire ;
Et, voulant nuire au pauvre solitaire,
Qui, certain jour, vota fort mal, dit-on,
Il demandait, magistrat tutélaire,
Pour prévenir de fâcheux accidents,
Qu'on abattit le noyer centenaire,
Arbre incommode, importune barrière,
Fléau du bourg, obstacle à tous venants.
Pour exciter sourdement la tempête,
Près du noyer chaque fois qu'il passait,
Traîtreusement il s'y heurtait la tête...
Sans trop de mal !... juste ce qu'il fallait
Pour ajouter du poids à sa requête...
Sa vue, hélas ! disait-il, faiblissait !
Si bien qu'un jour, comme il se promenait,
Tenant au bras l'aveugle qu'il guidait :
« Tournez à gauche, entendez-vous, compère, »
Dit celui-ci ; « vers la ligne contraire
Vous inclinez, et nous allons en plein
Donner tous deux sur l'arbre du voisin. »

Pauvre noyer, ton heure était sonnée !
Tu succombas sous la haine acharnée

Que contre toi le destin déchaina !
Tout d'une voix le conseil ordonna
Au bien public un sacrifice utile ;
Et, condamné, le vieil arbre tomba
Aux cris joyeux d'une foule imbécile !...

Loin de bénir ce ridicule arrêt,
Naïvement l'aveugle s'écriait :
« Je passais mieux, quand l'arbre s'y trouvait ! »
Le vieux marin, en pleurant, regrettait
Son cher noyer, compagnon de fortune,
Qui de son ombre, en ami, le couvrait ;
Le conseiller, en triomphant, disait
« L'arbre est à bas ; j'ai sauvé la commune ! »

Depuis ce jour, ses yeux se sont guéris ;
Il voit de loin .. Cure des plus complètes !
L'arbre, en tombant, entraîna les lunettes
Que sur son nez le digne homme avait mis.

De ces myopes-là chez nous l'espèce abonde ;
On ne les guérit point, s'ils n'en ont le vouloir ;
Il n'est pire aveugle en ce monde,
Que celui qui ne veut pas voir.

XVI.

La Bosse du Chameau.

Certain mulot, dont la tournure
Étonnait les regards par un bizarre aspect
Déplaçant animal, à l'étrange encolure,
Et même à titre de mulot,
Disgracié de la nature,
Était dévoré du désir
De se donner une importance extrême ;
Et savait dans sa laideur même
Trouver prétexte à se grandir.
Il rencontre un troupeau de grues ;
Et, pour jouer un rôle important et nouveau :
« J'arrive, » leur dit-il, « des terres inconnues...
Regardez ! admirez ! car je suis le chameau ! »
Ces mots font un effet magique ;
Car ces dames avaient souvent
Entendu célébrer ce coursier fantastique,
Du désert poétique enfant !
Tout autour de l'être difforme
Un cercle admirateur se forme :
L'une vante sa taille et sa légèreté ;
Celle-ci, son cou magnifique,
L'autre, dans sa maigreur étique,
Reconnaît sa sobriété.
C'était presque une apothéose ;
On exalte, à l'envi, l'animal merveilleux ;
Et le mulot tout glorieux
Dans sa majesté se repose !
Mais, du haut des airs, par malheur,
Arrive un oiseau voyageur,
Sur les ailes des vents rapides,
Venu tout droit des Pyramides.
Il s'approche ; on lui dit : « Descendez bel oiseau
« Venez donc avec nous admirer le chameau ! »

Sa surprise, à ces mots, ne saurait se décrire ;
Pour garder son sang-froid il fait un vain effort
Et sur la place il serait mort,
Si les oiseaux mouraient de rire !
« Lui ! dit-il ; un chameau !... Vrai ! le tour est
plaisant !
Voyons... Examinons ce prodige vivant !...
Quel est ce personnage aux beautés sans pareilles ?...
Un âne ?.. Il en a les oreilles...
L'âne est mieux... Un cheval ?.. Non !.. S'il était
moins laid,
Ce serait peut-être un mulet...
Mais un chameau ! grandsdieux !... A-t-il donc, je
vous prie,
Ce corps souple et nerveux, joint au cœur patient
Qui, dans les grands périls, s'oublie ;
Cette tête élevée, au regard pénétrant,
Qui plonge au loin dans le désert mouvant ;
Ce pas rapide et sûr cette jambe endurcie
A fouler le sable brûlant ?...
Mais je n'ai pas trop d'exigence ;
Et, comme vous, vraiment je le trouverais benu,
Si je pouvais au moins, pour toute ressemblance,
Lui voir la bosse du chameau. »
Vous, qui, nous promettant merveille,
Croyez nous rendre un *Cid* en vos vers si vantés,
Donnez-nous seulement les défauts de Corneille ;
On vous tient quittes des beautés

XVII.

Les Deux Navires.

Deux vaisseaux arrivaient au port
L'un, parti d'un prochain rivage,
Insoucieux des vents et de l'orage,
S'avavançait au but sans effort.
L'autre, explorant des mers l'immensité profonde,
Rude joueur, éprouvé par le sort,
Accourait des bornes du monde !
Le port qu'ils atteignaient tous deux,
Terme commun d'un inégal voyage,
Offrait, à son entrée, un récif dangereux.
Le navire du voisinage,
Se jouant d'un si court passage,
Sur l'onde semble s'endormir ;
Et sa sécurité fatale
De cet écueil qu'on lui signale
Cherche à peine à se garantir.
Mais la nef des lointaines plages,
Dès longtemps façonnée à la lutte, aux orages,
Sait que, pour ne rien craindre il se faut protéger...
Dans tout péril, elle envisage
Non la mesure du voyage,
Mais la mesure du danger.
Aussi qu'arrive-t-il ? Ce qu'on prévoit sans peine
Son équipage ardent, et toujours en haleine
Du port a conquis le repos ;
Et le vaisseau, venu de la rive prochaine,
Expie, entraîné par les flots,
L'imprudence du capitaine,
La paresse des matelots !

Courage, ardeur, persévérance,
Du but le plus lointain rapprochent aisément ;
Quand sommeille la vigilance.
L'écueil change en naufrage un trajet d'un instant...
Ce n'est rien que l'éloignement ;
L'obstacle seul fait la distance.

XVIII.

L'Horloge.

Sur une place de village,
Une superbe horloge, au travail précieux,
Se montrait, excellent ouvrage
D'un horloger des plus fameux.
Près de là, sous le toit rustique
D'un vieil habitant du canton,
La pendule du pauvre, au grotesque surnom,
Un *coucou*, puisqu'il faut l'appeler par son nom,
Faisait entendre sa musique.
Or, quand sur la place passait
Le villageois, courant au labourage,
Vers l'horloge, au divin rouage,
Jamais son œil ne se levait ;
Mais il allait demander l'heure
A ce grossier cadran de bois,

Qui, dans la paisible demeure,
Sans relâche élevait sa voix.
Un mot dira tout le mystère :
A bon droit, l'horloge était fière
De son mouvement merveilleux ;
Mais ses vertus restaient cachées ;
Car ses aiguilles détachées
Refusaient l'heure à tous les yeux.

A l'érudit profond, qui garde le silence,
Qui cache ses trésors, et cherche à se voiler,
Préférons ceux dont l'humble et modeste science
Sait à chacun se révéler !
Au fond du puits la lumière qui brille
Ne saurait guider le passant ;
Et, parmi nous, plus d'un savant
Est une horloge sans aiguille.

XIX.

L'Ane qui a lu Buffon.

Un âne mourait de langueur :
Plongé dans les accès d'une sombre douleur
Dont rien ne pouvait le distraire,

Il laissait son avoine... Il ne savait plus braire...
Il confia tout bas à ses plus chers amis
La cause de sa peine, et chacun sut se taire...
Mais un jour une ânesse apprit tous ses ennuis :
Aussitôt cessa le mystère.
Ce secret, le voici : l'âne avait lu Buffon !
Il avait remarqué ce passage profond :
(Je cite, comme lui, de mémoire... et peut-être
J'altère un peu les paroles du maître) :
« L'âne, que nos dédains placent beaucoup trop bas,
Serviteur patient, sobre, utile et fidèle,
Serait des animaux le prince et le modèle,
Si le cheval n'existait pas ! »
Nuit et jour, méditant ce sublime langage,
De regrets et d'ennui l'âne dépérissait ;
La désillusion sourdement le minait ;
Comparant sa nature à son triste servage.
Sa mission divine à son humble destin,
Il s'arrêtait tout court en allant au moulin.
La besogne en souffrait... Mécontent du service,
Le meunier prenait de l'humeur ;
Le bâton, faisant son office,
Tombait brutalement sur le dos du rêveur.
Lorsqu'auprès d'un cheval il passait d'aventure.
Il l'appelait usurpateur ;
Il sentait, au fond de son cœur,
S'ouvrir sa mortelle blessure ;
Et des ânes infortunés
Rêvant la royauté future :
« C'est lui, » s'écriait-il, « qui nous a détrônés ! »
Un jour que le beau sire, à l'esprit si malade,
S'émancipait ainsi, le cheval, tout surpris,
Riposta par une ruade :
Ainsi mourut l'âne incompris !
Éloignons des regards profanes
Plus d'une vérité, source des plus grands maux.

Il est bien des écrits, soit anciens, soit nouveaux,
Dangereux pour certains cerveaux,
Et dont doivent surtout se préserver les ânes !

XX.

L'Encens.

Les derniers chants retentissaient
Dans l'église belle et parée ;
Au loin, dans l'enceinte sacrée.
Les cent voix de l'orgue éclataient.
De l'encens le pieux hommage,
Exhalant ses parfums si doux,
Sur les fidèles à genoux
Versait son odorant nuage.
La foule s'écoule en priant ;
Lors, quittant la main de sa mère,
Pensive au fond du sanctuaire,
Du prêtre s'approche un enfant :
« Près de vous je viens, ô mon père !...
Souffrez que j'emporte en ma main
Un peu de cet encens divin
Qui brûlait pendant la prière ! »
– « Mon cher enfant, je n'en ai plus ;
Car, en brûlant, il s'évapore ;
Et de l'encensoir, tiède encore,

Tous ses flots se sont épandus.

De cette myrrhe parfumée
Qui charme et pénètre tes sens,
Quand l'Église a fini ses chants,
Il ne reste que la fumée. »

Ainsi s'éteignent languissants
Les chantres, aux divins accents,
Dont l'âme au feu du ciel s'allume !
Le poète est comme l'encens :
Il purifie et se consume.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIÈME.

I.

Le Serpent et la Lime.

Tandis que le serpent, dans sa rage impuissante,
Sur la lime, qui le raillait,
Promenait sa dent frémissante,
L'ouvrier qui, de loin, en cachette observait,
Au reptile étonné tout à coup se présente :

« De ton venin, » dit-il, « fais un meilleur emploi !
Ma lime a raison, sur ma foi,
De te dire, en riant de toi :
Petit serpent à tête folle,
Plutôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole,

*Tu te romprais toutes les dents :
Je ne crains que celles du temps. »*

– « Sans doute, c'est en vain que ma fureur
s'exhale. »

Dit le reptile en s'éloignant ;
« J'engage, je le vois, une lutte inégale,

Et je me mets la langue en sang.
Mais mon effort n'est pas tout à fait impuissant ;
Car sur la lime qui me brave
Je laisse du moins, en passant... »
– « Quoi donc ?... » – « Regarde... Un peu de bave. »

Vous, qu'outrage en sa haine un critique insultant,
Quand vous seriez d'airain, d'acier, de diamant,
Ne vous riez pas tant de sa faible morsure !
Il sait bien, croyez-moi, qu'il reste une souillure.
Où passa la dent du serpent !

II.

Les Médecins de Grenade.

mon ami, le D^r Marchal de Calvi.

Aux temps brillants de l'antique Grenade,
L'enfant du vieil et riche Ali
Mourait d'un mal subit ; l'infortuné malade,
L'œil éteint, et le front par la douleur pâli,
N'ouvrait plus qu'avec peine un regard affaibli.
« O puissant Mahomet, que ta bonté m'éclaire ! »
Dit Ali, « que ta grâce indique à ma prière
Le médecin sauveur, celui dont le secours
De mon enfant chéri peut conserver les jours,
Et calmer mon angoisse amère ! »
Mahomet, propice à ces vœux,
Fait descendre à l'instant un ange lumineux,
Qui dans la main du pauvre père
Dépose un cristal pur, talisman précieux :
« Prends, » lui dit-il, « ce verre merveilleux !
En l'appliquant sur la demeure
Des médecins les plus fameux,
Tu verras, à leur porte, apparaître sur l'heure
Un chiffre, t'indiquant, par des signes certains,
Le nombre d'habitants trépassés en leurs mains.
Plus de mensonge alors, ou de renom perfide,
Qui trompe tes yeux éblouis !
Tu choisiras, d'après cet infaillible guide.
Celui qui doit sauver ton fils. »
Transporté de bonheur, Ali se met en quête ;
Il rend grâce au prophète, à la bonté des cieux
Il voit de son enfant le salut qui s'apprête,
Et par la ville il s'élance joyeux.
« Courons d'abord, » dit-il, « chez Noureddin-le-
Sage,
Qui traite les grands de la cour,
Et qui conserve à notre amour
Le chef des vrais croyants, de Dieu la noble image !..
Ce somptueux palais, digne des souverains,
C'est bien là sa demeure !... O ciel ! que de visites !..

Riches litières, palanquins,
Proclament tout haut les mérites
Du premier de nos médecins !
A moi, pourtant, mon protecteur fidèle ;
A moi, mon verre merveilleux !
Que ce talisman me révèle
Si, par hasard, il fut un malheureux
Que n'aura pu sauver ce docteur glorieux ! »
Il regarde. Il frissonne !... Est-il bien vrai ?... six
mille !
« Quoi ! c'est là ce savant, cet Esculape habile,
Ce prodige en tous lieux cité ! »
Il fuit... « Si je courais chez le vieil Abdérame,
Suprême président du conseil de santé,
Que depuis trente ans l'on proclame
Le sauveur de notre cité ! »
Il applique le verre et, l'âme consternée,
Reste sans parole et sans voix :
Quinze mil le décès... Cinq cents morts par année !..
Tous ces brillants docteurs, les favoris des rois,
Médecins de boudoirs, médecins à la mode,
Préconisant chacun leur talent, leur méthode,
Luttaient entre eux de gloire... et de morts à la fois.
Ces savants, du pays l'honneur et l'espérance,
Aux titres si pompeux, au front ceint de lauriers,
Des chiffres monstrueux attestaient leur science ;
Ils ne comptaient que par milliers !
Le pauvre Ali, confus de ses recherches vaines,
Avec bonheur, hélas ! eût pressé dans ses bras
Le grand docteur, doué de vertus surhumaines,
Qui, moins prodigue de trépas,
N'aurait compté que par centaines.
Il allait, sans espoir, retrouver son enfant,
Et, n'attendant plus rien de la bonté céleste,
Rendre à l'ange immortel son talisman funeste ;
Lorsqu'au seuil d'un palais, de luxe étincelant,

Il lit, en lettres d'or, sur un marbre éclatant
« Osman de Bassora, docteur en chirurgie,
Médecin de Sa Majesté,
Le grand sultan de Boukharie ;
Membre correspondant de toute académie ;
Guérit la goutte et la paralysie,
Les fièvres et l'apoplexie,
La gastrite et la pleurésie
Médecin décoré, patenté, breveté,
Auteur du grand écrit : *Le trésor de la vie,*
Et le secret de la santé ! »
« Par Mahomet ! » dit-il ! « voilà mon homme !
Celui-là guérit tout ; et, quoiqu'on le renomme,
Quoiqu'il soit riche, en crédit, en faveur,
Peut-être en sa pratique a-t-il quelque bonheur. »
Aussitôt sur la porte il braque sa lunette.
O prodige ! Est-ce un rêve ? une erreur de ses
yeux ?...
Un chiffre solitaire, un chiffre glorieux,
L'*unité* noblement sur le mur se projette !
« Un mort !... un seul !... O docteur merveilleux !
Oui, c'est bien le ciel qui t'envoie ! »
S'écrie, en bondissant de joie,
Ce père infortuné, qui voit combler ses vœux.
Il frappe... on l'introduit ; l'âme d'espoir remplie,
Il expose la maladie.
– « C'est bien, dit le docteur ; le cas est menaçant ;
Mais avec mon *baume de vie*,
Et mon élixir tout-puissant,
Je réponds des jours de l'enfant :
J'ai guéri de ce mal un prince d'Arabie !
Ainsi rassurez-vous... Je vous suis à l'instant ;
Mais d'abord un mot, je vous prie :
Pour découvrir mon logement,
Comment avez-vous fait ? Je ne suis à Grenade
Que depuis un jour seulement,

Et je n'ai soigné qu'un malade ! »

Qui de nous n'a tremblé pour les jours d'un enfant ?
Qui de nous n'a du ciel implore l'assistance ?
Dieu, pour nous laisser l'espérance,
Couvre notre avenir d'un voile bienveillant.
Malheur à nous, si d'un jour trop brillant
S'illuminait la route où notre esprit s'élance,
Et si nous portions en avant
Le flambeau de l'expérience !
Des instants écoulés signalant les erreurs,
Qu'il réserve au passé sa lueur bienfaisante !
Sur nos jours à venir sa clarté menaçante
Ne répandrait jamais que doutes et terreurs.
Sur les obscurs chemins où le mortel s'avance,
Pour guider ses pas chancelants,
La foi, l'amour de Dieu, l'espoir en sa clémence,
Voilà les meilleurs talismans !

III.

Les derniers moments du Loup.

Un loup chargé d'ans et de gloire,
Rendait l'âme, et, plein de candeur.

Tout contrit, de ses jours de faiblesse et d'erreur
Faisait l'examen méritoire :
« Oui, » disait-il, « je suis un grand pécheur ;
Et plus d'une trahison noire
Pèse en ce moment sur mon cœur !
Mais, je puis l'attester devant Dieu qui m'écoute,
Si j'ai fait quelque mal, j'ai fait aussi du bien !
J'en chéris la pensée... Un jour (je m'en souvien),
Une brebis, qui s'égarait sans doute,
En bêlant, à moi vint s'offrir :
Paisible et souriant, je lui montrai sa route,
Et la fis au bercail rentrer sans coup férir.
Une autre fois, un mouton en démente
Me traita d'assassin !... Sans punir l'indiscret,
Je m'éloignai, dédaignant cette offense ;
Il était seul pourtant, sans berger, sans défense ;
Et, je le jure ici, nul chien ne le gardait.
On peut citer, lorsqu'il faut que l'on meure,
Le peu de bien qu'en ce monde on a fait ! »

– « J'affirme à tous ce double trait, »
Dit un renard, qui, dans la dernière heure,
En fidèle ami l'assistait ;
« La vérité m'en est connue ;
En témoin je puis en parler ;
Car un os, dont plus tard te délivra la grue,
T'empêchait alors d'avaler. »

IV.

Le Singe et le Cheval.

LE SINGE.

Variant, à mon gré, ma taille, ma figure,
Tour à tour je me pose en danseur, en guerrier.
Tiens, voici le cheval, à la fringante allure,
Et voilà maintenant le brillant cavalier !
Par mon adresse sans seconde,
Je sais tout reproduire, et le geste et les traits.
Est-il un seul être en ce monde
Que je n'imite avec succès ?

LE CHEVAL.

C'est vrai ; mais, insultante et hideuse copie,
Tu flétris, sans rien respecter.
Habile imitateur, nomme-moi, je te prie.
Un animal si vil, qu'il cherche à t'imiter !

V.

La garantie.

Un vendeur fort accommodant,
Pour le prix le plus ordinaire
Se défaisait d'un beau cheval normand,
Qu'il avait de Falaise emmené nuitamment,
Sans l'avis du propriétaire.
Celui qui se fournit aux dépens du prochain
Peut, sans perte vendre à sa guise,
Et, content d'un honnête gain,
A très-bas prix livrer sa marchandise.
Ainsi fit du cheval l'habile trafiquant.
« Le garantissez-vous ? » dit l'acheteur prudent,
Quoiqu'au fond du marché fort aise.
– « Sans doute, » répond-il..., « pourvu que cependant
Vous ne passiez pas par Falaise ! »

Nous avons plus d'un écrivain
Qui des travaux d'autrui fort lestement s'empare ;
Qui pille, prend de toute main,
Et, fier de ce riche butin,
D'un bien si mal acquis naïvement se pare.
Dites à ces gens-là : « Ce vers est-il de vous ?
Cette pensée est-elle, en tout honneur, la vôtre ?...
L'auriez-vous, par mégarde empruntée à
quelqu'autre ? »
– « Eh ! quoi ! » répondront-ils sans aigreur, ni
courroux,
« Ne sait-on pas quel scrupule est le nôtre ?...
Ces pages sont à moi ! J'en fais ici serment !

Nul n'affirmera le contraire...
A moins qu'on n'ait lu cependant
Pascal, La fontaine ou Molière ! »

VI.

Le Pauvre et le Pommier

Sous le poids de ses fruits dorés par le soleil
Un pommier inclinait sa tête :
La pomme, au coloris vermeil,
Jonchait la route, heureuse et facile conquête.
Un mendiant passe, s'arrête,
Bénit le ciel, qui comble enfin son vœu ;
Sur le fruit, tremblant, il se jette,
Et s'éloigne en disant : « Merci, merci, mon Dieu ! »
– « Et moi, qui soutiens ta misère,
Ton cœur ingrat m'oublie en sa prière, »
Dit l'arbre... « Adore donc celui qui te nourrit !
Mais non ; sans me bénir, tu dévores mon fruit ! »
– « Quoi ! » dit le mendiant, « tu prétends que tu
m'aimes !
Prouve-moi que d'avance, et par un sage emploi,
Un seul de ces fruits que tu sèmes
Fut à dessein jeté pour moi ! »

Alors qu'au malheureux notre cœur s'intéresse, Nous
rehaussons le bien dont il devient l'objet ;
Car le hasard fait la largesse ;
L'intention fait le bienfait.

VII.

Les Raisins et les Goujats.

« Ils sont trop verts, et bons pour des goujats ! »
Dit le renard, d'une voix méprisante,
Insultant la grappe pendante
Des raisins qu'il n'atteignait pas.

Un goujat passait, (je veux dire
Un moineau) : « Quoi ! » dit-il, « trop verts ! Mais il
veut rire !
Trop verts !... mais non vraiment... Ce coloris vermeil
Annonce un fruit mûri sous les feux du soleil.
Qu'a donc maître renard ? Il badine, je pense...
J'y veux goûter. » Il vole, et, d'un bec curieux,
Interroge à longs traits le raisin savoureux :
« Maître renard est en démente, »

Dit-il ; et sur la grappe il s'escrime joyeux.
Les goujats ont l'âme assez bonne :
Notre moineau convie aux environs
Un turbulent essaim d'affamés compagnons ;
Et la troupe à l'envi moissonne
Le raisin qui s'étale en ondoyants festons.
C'était un bruit de becs et d'ailes frémissantes,
Un ramage, un murmure, un discordant concert,
Pareil aux voix retentissantes
D'un banquet qui s'anime et s'égaye au dessert.
Notre renard revient. Vous voyez sa figure !...
On gruge en haut la vigne, objet de son dédain
Mais, ô bonheur !... des grains ont jonché le chemin ;
Il s'arrête, et tout bas bénissant le destin.
Déjeune, heureux de l'aventure,
Avec les débris du festin.
« Que faites-vous donc là, » dit le moineau malin ;
« Vous le trouviez trop vert ? » – « Eh ! oui, c'est la
distance !
L'éloignement nous trompe ; et, placé sous ma dent,
Ce raisin, qui de loin n'avait nulle apparence,
Change de couleur à l'instant. »

Contempteurs dédaigneux, qui, toujours les mains
nettes.
Méprisez les honneurs... que vous n'obtenez pas ;
Vienne l'occasion ; vous ramassez les miettes
Que laissent tomber les goujats !

VIII.

Le Buisson.

« Combien vous faites de victimes !
Nul près de vous ne passe impunément ; »
Dit un jour le saule tremblant
Au buisson tout chargé de dépouilles opimes.
« Vous êtes la terreur des bois ;
Le mouton vous laisse sa laine ;
Et vous détruisez à la fois
La robe de la châtelaine,
Comme l'habit du pauvre villageois
Qui s'en allait, joyeux, à la fête prochaine.
De ces tristes lambeaux pourquoi vous emparer ?
Quel service, entre nous, peuvent-ils donc vous
rendre ? »

– « Aucun, dit le buisson. Mon but n'est pas de
prendre,
Mais seulement de déchirer. »
– « Quoi ! nuire sans profit ? Sur la terre où nous
sommes,
Doit-on se plaire au mal sans attendre aucun bien ? »
– « Ami, que dis-tu là ? Pauvre esprit que le tien !...
Mordre et flétrir, n'est-ce donc rien ? »

Que de buissons parmi les hommes !

IX.

L'Alouette et le Rossignol.

L'ALOUETTE

Adieu ! Vers le ciel je m'élève ! Adieu, gai rossignol,
joyeux enfant des bois ;
Le chant que sur la terre a commencé ma voix,
Au sommet des airs je l'achève !
Entends-tu ?

LE ROSSIGNOL.

Non, vraiment... Et pourtant je te vois...
Pourquoi donc chanter dans la nue ?
Abaisse ton vol au plus tôt !
Tu te perds dans les cieux ! Ne voles-tu si haut,
Que pour n'être pas entendue ?

X.

Les Furiés ⁽⁵⁾

« Il me faudrait d'autres furies ;
Les miennes ont besoin de repos, je le voi
Le service les a vieillies ;
Les mettre à la réforme est un devoir pour moi.
Pars donc, et cherche-moi trois femmes sur la terre
Qui puissent dignement remplir ce ministère. »
Ainsi parlait Pluton ; Mercure entend et part.
Or. peu de temps après, Junon, prenant à part
La belle Iris, sa messagère,
Lui dit : « Il me faudrait trois filles de vertu.
De la vertu la plus sévère,
Et chez qui le devoir n'ait jamais combattu.
Je les veux sans défaut, sages, fières, prudentes,
Enfin trois filles... étonnantes !
Chez les mortels tu dois les rencontrer.
Pars donc ; Vénus me brave, et je veux lui montrer
Qu'elle n'a point soumis, quoi qu'elle en puisse dire,
Tout notre sexe à son empire.
Il te faudra du temps : je te donne six mois, ...
Non point pour les trouver, mais pour fixer ton
choix. »
Iris part... En quel coin du monde
Ne se dirigea pas sa course vagabonde ?
Vains efforts ! seule, hélas ! il fallut revenir !
« Quoi ! seule ! dit Junon ; corruption profonde !
O pudeur ! ô vertu !... Qu'allons-nous devenir ? »
– « J'aurais pu, dit Iris, vous amener, Déesse,
Trois filles sans défaut, sans humaine faiblesse,
Modèles de sévérité,

D'une exemplaire austérité ;
Dont la bouche jamais ne connut le sourire,
Ni le cœur ces combats qu'un fol amour inspire ;
Mais j'arrivais trop tard... » – « Et comment ? dit
Junon ;
« Parlez, je ne puis vous comprendre. »
– « Mercure, pour Pluton, était venu les prendre. »
– « Que me dites-vous ? pour Pluton !
Trois filles, de sagesse et de vertu pétries !
Qu'en veut il faire ? » – « Des Furies. »
Compagnes des humains, d'une sainte union
Ne fuyez point les chastes flammes !
Dieu vous donna pour règle, indulgence et pardon ;
Pour richesse et pour gloire, un cœur aimant et bon !
Consoler et chérir, c'est la vertu des femmes.

XI.

La rencontre.

Un boiteux, près d'une boiteuse,
En gravissant un mont, lentement cheminait.
La route s'allongeait, pénible tortueuse,
Et pour tromper l'ennui, le couple devisait :
« Que portez-vous donc là, compère, s'il vous
plaît ? »

Dit la boiteuse. – « Eh ! mais, des verroux et des chaînes,
De sinistres arrêts, des carcans, un poteau. »
– « Quelle horreur ! Ah ! vraiment, mon bagage est plus beau ;
De mille objets brillants, voyez, j'ai les mains pleines ! »
– « Je vous envie un tel fardeau. »
– « Mais que ne faisons-nous plus ample connaissance ? »
– « Volontiers. » – « Qui donc êtes-vous ? »
– « Hélas ! de me nommer je suis fort peu jaloux ;
Je suis le Châtiment ! » – « Et moi, la Récompense ! »
– « Quoi ! vous boitez aussi ? Mais depuis peu, je pense ?, .. »
– « On m'a, depuis quinze ans, tant fait courir en France,
Tant fait porter de croix, de titres, de rubans,
Qu'il faut une béquille à mes pas chancelants ! »
– « A ne plus nous quitter, eh ! bien, je vous invite.
Si, par hasard, un caprice du sort
Vous envoyait vers le mérite,
Appuyez-vous sur moi ; vous marcherez plus vite !
J'expirai par là plus d'un tort !
Car, par une erreur condamnable,
Et quoique allant bien lentement,
Au lieu d'atteindre le coupable,
J'ai souvent frappé l'innocent ! »

XII.

Le duel du Lièvre.

Avec un lièvre un coq eut, un matin querelle ;
Mais le lièvre, toujours prudent,
Insultait... d'un peu loin. Notre coq, tout bouillant,
De plus près veut voir l'insolent,
Et, dans les formes, il l'appelle :
« Approche donc ! un pareil différend
Doit toujours se vider sur l'heure ;
Que l'un de nous succombe et meure !
Plus de retard... Allons ! viens à l'instant ! »
– « Que je vienne ! » répond le lièvre,
Tremblant de colère et de fièvre ;
« Suis-je donc, par hasard, à tes ordres soumis ?
Impose à d'autres tes défis !
Moi, t'obéir ! Veux-tu que je me déshonore ? »
A ces mots, il détale ; et, depuis, court encore.

Maître Paul reçut un soufflet :
« Allons, l'épée en main ! » lui dit son adversaire.
– « L'épée en main !.. Moi !.. je n'en veux rien faire ;
Commandez à votre valet ! »

Les bagages du Roi.

Un renard décampait plus vite qu'un notaire
Quittant impromptu ses cliens.
Dans sa panique il arpentait les champs,
Comme si vingt chasseurs lui déclaraient la guerre :
« Qu'as-tu donc ? » lui dit un furet,
Tout surpris de cette épouvante.
« Je me sauve. » – « Et pourquoi ? » – « La demande
est plaisante
Ne connais-tu pas le décret ? »
« Lequel ? » – « Écoute donc : Le prince entre en
campagne,
Et sa noble cour l'accompagne ;
Tous mulets et chameaux, par la présente loi,
Sont requis pour porter les bagages du roi. »
– « Eh bien ? » – « N'est-ce pas clair ? » – « Qu'a de
commun, dis-moi
Ce décret avec vous, renards ?... » – « Pauvre
cervelle !
Tous les valets du roi, faisant preuve de zèle,
Me trouveront parfait pour porter un fardeau :
Sois certain que, si je demeure,
Je serai mulet dans une heure,
Et demain je serai chameau. »
Ce renard était sage. On sait que la police
A la vue un peu trouble... En matière d'impôts,
Il faut que le faible fléchisse :
Les petits ont toujours bon dos.

XIV.

La Perle et l'Oiseleur.

Un homme, un jour, prit un oiseau.
Pauvre captif, battant de l'aile,
Il s'efforçait, peine cruelle !
D'échapper au fatal réseau.
Enfin sa voix se fit entendre :
« Délivre-moi, bon oiseleur ;
Et tu deviendras possesseur
D'une perle qui va te rendre
Aussi riche qu'un empereur ! »
– « Une perle ?... Qu'oses-tu dire ?
Tu me trompes ? » – « Non, lâche-moi !
A l'instant je vais te conduire
Vers ce trésor digne d'un roi. »
L'homme cède à cette espérance ;
Le filet s'ouvre... En un instant,
Sur un arbre l'oiseau s'élance ;
Puis il dit à l'homme en chantant :
« Apprends à n'être pas crédule !
Avec soin conserve tes biens ;
Et pour un espoir ridicule,
Ne livre pas ce que tu tiens ! »
L'oiseau remplissait sa promesse ;

Loin de l'homme il disparaissait ;
Mais quel conseil plein de sagesse !...
Et quelle perle il lui laissait !

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

LIVRE CINQUIÈME.

I.

A mon Lafontaine.

Absent depuis une semaine,
Chez moi te voilà revenu,
Mon aimable et bon Lafontaine !
A mes rayons absents Thouvenin t'a rendu !...
Mais hélas ! cette marge, et si grande et si belle,
Où tes vers si naïfs s'encadraient noblement,
Elle a disparu tristement
Sous la riche parure où tant d'or étincelle !
Sous cet or qui te couvre, ô mon livre chéri,
Je regrette tes pages blanches !

Te voilà maintenant comme plus d'un ami...
Le cœur, hélas ! devient si rétréci,
Quand l'habit est doré sur tranches !

II.

L'impôt des Chiens.

En apprenant que l'on projette
De lever sur les chiens je ne sais quels impôts,
La race canine, inquiète,
Convoqua, l'autre jour, ses états généraux.
Très-nombreuse était l'assistance ;
Un boule-dogue présidait.
D'abord à la tribune un vieux barbet s'élance ;
Un pur sentiment l'animait ;
Dans sa loyale indépendance,
Il plaida, non sans éloquence,
Pour le chien du berger, le chien de l'indigent ;
Il prit chaudement leur défense,
Et déclara, tout net, que tout chien malfaisant,
De l'espèce du président,
Devait être à l'impôt soumis de préférence.
« *A l'ordre !* » cria t-on. Ce houra menaçant
Lui fait sentir son imprudence :
Le boule-dogue était en nombre à la séance.
Sans épuiser ses arguments,

Notre barbet décampe ; il prend la clé des champs,
Et se sauve à plus d'une lieue,
Laissant un morceau de sa queue
Entre les dents de cinq à six votants.
Un formidable chien de chasse,
Tout grognant de colère, aussitôt le remplace ;
Après avoir de son audace
Fort blâmé le préopinant,
Il vante les vertus qui distinguent la race
De leur illustre président :
La soumettre à l'impôt serait un sacrilège !
Il ose demander un égal privilège
Pour ses chers compagnons, pour les chiens du
chasseur,
Dont les mâles travaux, le courage et l'adresse
Secondent avec tant d'honneur
La bourgeoisie et la noblesse.
Il descend, au milieu d'un murmure flatteur.
A la tribune grimpe ensuite
Une levrette en paletot,
Qui par-dessus les bancs s'élance tout d'un saut.
D'un ministre puissant c'était la favorite.
De son discours on n'entend mot ;
Mais elle fit tant de courbettes,
De culbutes, de pirouettes,
Tournant à gauche, à droite, et parlant à la fois,
Qu'on s'écria tout d'une voix :
« Il faut exempter les levrettes. »
Bête grasse et dodue, au regard patelin,
Un griffon lui succède ; il venait de l'église ;
Il arrivait tout droit de Saint-Thomas-d'Aquin,
Dans le coupé d'une marquise :
« Je viens, dit-il, plaider la cause du griffon.
Veut-on nous dépouiller de la haute influence
Que la faveur publique aujourd'hui nous dispense ?
Cachés dans un soyeux manchon,

Nous suivons la duchesse à la quête, au sermon ;
Et, grâce à nous, le chien est admis au salon.
L'impôt nous proscrirait. Chez le riche, on nous
choie ;
Oui ; mais plus l'on possède et mieux l'on sait
compter ;
S'il faut payer le fisc, je crains qu'on nous renvoie.
A la cour, où pour vous notre zèle s'emploie,
Qui pourra vous défendre et vous représenter ? »
En bravos redoublés la salle entière éclate ;
A ce bruit si flatteur, le griffon va s'asseoir ;
Chacun vient, à son tour, lui jeter l'encensoir,
Et ses nombreux amis vont lui serrer la patte.
Notre pauvre barbet, au cœur indépendant,
Était, comme on le voit, un mauvais politique,
Et par sa noble philippique
S'était fourvoyé grandement.
Car ce qui dominait au sein du parlement,
C'était le chien de taille et le roquet du riche,
Familiier d'antichambre, aux poils soyeux et blancs.
On ne découvrait sur les bancs
Ni chien de berger, ni caniche.
L'un n'avait pu quitter l'aveugle qu'il guidait ;
L'autre au marché voisin entre ses dents portait
Le panier de la ménagère ;
Ami fidèle et vigilant,
Celui-là, l'œil au guet, de la pauvre ouvrière
Gardait le logis et l'enfant.
Quant aux chiens de berger, tandis que l'on pérore,
Toujours courant, toujours debout,
Harcelant le troupeau de l'un à l'autre bout,
Ils combattent... Blessés, ils veilleront encore
Sur ceux qu'ils ont sauvés du loup.
Sans eux là-bas on délibère,
On s'anime, on s'échauffe, on ment avec fracas.
Quand chacun, à son tour, eut discuté l'affaire,

Un gros danois, ennuyé des débats,
Et qui, faisant tapage, avait, dès l'ouverture,
Dit son avis en aboyant,
Demande à grands cris la *clôture*,
Et se voit appuyé par un concert bruyant
Aussitôt le scrutin termine la séance,
Et par la très-noble assistance
L'avis suivant fut adopté ;
Il fut à l'unanimité
Décidé que le boule-dogue,
A l'humeur menaçante et rogne,
Au cri farouche, à la terrible dent,
De charges et d'impôts devait rester exempt ;
Que la meute ardente au carnage,
Chère au plaisir du grand seigneur,
Grâce à ce puissant patronage,
Méritait la même faveur ;
Qu'espèces très-recommandables,
Animaux de bonnes maisons,
Les levrettes et les griffons,
Les épagneuls fashionables,
Enfin que tout chien fainéant
Avait des droits incontestables
Aux égards du gouvernement ;
Que frapper d'un impôt ces classes honorables
Serait les faire déroger ;
Qu'un tel abus aurait des suites redoutables,
Et que, pour éviter un semblable danger,
Le chien du pauvre et le chien de berger
Étaient les seuls chiens imposables !

Peuple aboyant, rends grâce à tes représentants ! Tu
connais à la fin les corps délibérants.

III.

La Cloche et le Battant.

Par son vacarme étourdissant,
Une cloche faisait l'orgueil de son village
On l'entendait de loin... Le curé triomphant
Se croyait presque évêque, et roi du voisinage.
Quand vêpre ou matine sonnait,
Ce gros bourdon faisait merveille ;
Le bon villageois qui passait,
Se redressait tout fier... en se bouchant l'oreille.
Mais un matin qu'à tour de bras,
Le sonneur célébrait quelque beau mariage,
Notre cloche vole en éclats ;
Pour les époux triste présage !
Hélas ! l'inhabile fondeur,
Ne songeant qu'à faire tapage,
Avait mal du battant calculé la grosseur ;
Et, tout joyeux de son ramage,
L'oiseau de fer brisait sa cage !

Pygmée, enflant la voix pour singer le géant ;
Vous, que le fracas mène au succès du moment ;
Jongleur, dont le babil assourdit qui l'approche ;
Début phénoménal d'un merveilleux enfant ;

Hélas ! rien ne survit à votre éclat bruyant,
Et le battant brise la cloche !

IV.

La Grappe et la Soif.

Au temps des sénéchaux, des baillis, des seigneurs,
On volait bien un peu, je le suppose :
(Sous d'autres noms, n'avons nous pas la chose :
Juges de paix, maires, gros électeurs,
Et puis, comme autrefois, grands et petits voleurs ?)

Or, devant un marquis, un seigneur de village,
On amenait, un jour, le pauvre et vieil Alain,
Atteint et convaincu d'avoir, sur son passage,
Sans trop de façons, mis la main
Sur la vigne de son prochain.
Monseigneur interroge, et la foule est présente.
Devant le juge tout-puissant,
Le pauvre diable avoue, et tremble en avouant :
« Il est vrai, Monseigneur ! ma soif était brûlante ;
La route longue, et la grappe pendante ;
Je cédaï ; j'eus bien tort !... Je pris un grain, deux
grains,

Puis trois... puis, Monseigneur, je ne veux vous rien
taire,
La grappe y passa tout entière ;
Une grappe, une seule !.. Et sans autres desseins,
Je partais... (ce raisin avait si bonne mine) !
Pour Guillot, mon dernier, je cueillis la voisine...
C'est mal... je suis coupable... – A rougir devant nous
Ta faute te condamne, et c'est assez peut-être ;
Je paîrai le dégât... – Merci, merci, mon maître !...
– » Va ; ne pêche plus ! je t'absous. »

A quelques jours de là, revenant de la chasse,
Mourant de soif, suivi de deux ou trois amis,
D'aventure Monseigneur passe
Devant la vigne, au brillant coloris,
Bien digne de tenter et manants et marquis.
Lançant au fruit vermeil un œil de convoitise :
« Le beau raisin ! dit-il ; et que n'est-il à moi ?..
– Monseigneur plaisante, je croi ;
N'a-t-il pas de sa gourmandise
Absous ce paysan ? – Oui, messieurs, sur ma foi !
Mais la différence est extrême :
Je jugeais l'autre jour, et j'agis aujourd'hui ;
Je n'excuse pas chez moi-même
Ce que j'absoudrai chez autrui. »

Pour les fautes du pauvre et ses douleurs secrètes,
Indulgente justice, appui compatissant
Mettez ceci sur vos tablettes,
Et dites-vous toujours, nosseigneurs d'à présent :
« Que notre âme aux autres pardonne,
Comme si nous étions à pécher toujours prêts ;
Et vivons, comme si jamais
Nous ne pardonnions à personne ! »

V.

La Consultation.

« Venez, docteur, je suis souffrante...
– Vraiment, belle comtesse ?... Oui, la main est brûlante
Le pouls est vif et l'œil ardent.
– Je sens ma tête qui fermente !..
– Depuis quand ce malaise ? – Il me prit à l'instant.
J'étais d'un grand dîner... Brillante compagnie !...
J'eus, à table, un vertige, un étourdissement ;
D'un singulier transport je me sentis saisie ;
Je demandai mes gens, et sans cérémonie
Dans mon coupé je partis prudemment.
J'arrivai presque en défaillance ;
Sous moi fléchissaient mes genoux ;
Sur ce divan l'on me porta, je pense...
Ce sont les nerfs, docteur !... – Madame, où dîniez-vous ?
– Chez la marquise de Brignole.
C'est là, je vous l'ai dit, que commença mon mal
Je riais..., je riais... ; j'étais comme une folle !..
Un splendide festin !.. Banquet électoral !..
Nous fêtions le petit Blonval...
Beau député, sur ma parole !..

Je ris encore !.. Ah ! Dieu ! mes nerfs ! Ah ! cher
docteur,
C'est une fièvre... une chaleur !..
J'étouffe... ouvrez celte fenêtre !
– Ce diner dura trop peut-être ;
Peut-être aussi cet estomac craintif,
Si délicat, si maladif,
Se sera-t-il laissé séduire ?..
– Y pensez-vous, docteur ? Mais l'on sait se conduire,
Et l'on s'observe !... A peine une aile de poulet...
Puis, j'avais pour voisin un magistrat si laid,
Il m'ôtait l'appétit !.. M. de Pignolet,
Électeur du Poitou, qui mange !.. qui dévore
Dieu ! la tête me tourne, et tout danse en ce lieu,
Jusqu'à mon magistrat, que je crois voir encore !..
– Madame, avez-vous bu ? – Fort peu.
– Mais encore !... voyons !... Parlez avec franchise.
– Deux verres de Champagne un seul de Clos-
Vougeot
Un de Lunel, un de Château-Margot...
– Eh ! madame, vous êtes grise ! »

Un tel aveu sans doute à la belle eût coûté !
Chacun hélas ! en se jugeant soi même,
Voit rarement la vérité.
Sot orgueil, vanité qui s'admire et qui s'aime,
Pour le fat n'est que dignité ;
La lâcheté devient prudence ;
Le mutisme ignorant est un discret silence ;
La grossière rudesse est la sincérité ;
Le paresseux se dit enclin aux rêveries ;
La tendre et facile beauté
Sous le nom de coquetteries
Déguise les écarts de sa fragilité.

Ainsi notre faiblesse à nos yeux se pallie ;
Et si quelquefois au prochain
Nous demandons conseil, ménageant à dessein
Notre fierté qui s'humilie,
Nous consultons le médecin,
Mais nous taisons la maladie.

VI.

Le chant du Cygne.

A M. le baron de Stassart.

Un cygne allait mourir ; et la vue attachée
Sur le lac transparent, au limpide cristal,
Pressentant le moment fatal,
Il disait, la tête penchée,
Ce dernier chant du mort, cet hymne du tombeau,
Qu'exhale, en expirant, le noble et bel oiseau.

Le peuple ailé des bois écoutait sous l'ombrage.
Un hibou, sous l'épais feuillage,
Exprimait surtout ses transports :

« Oh ! les divins accents ! les sublimes accords ! »
S'écriait-il ; « quelle grâce infinie !
Et comme de ces chants la suave harmonie
De ce brillant gosier s'épanche sans efforts ! »

— « Qu'est-ce donc ? dit un merle, et quelle ardeur
l'inspire,
Ce hibou malfaisant, qui ne sait que médire ?
Quoi ! par lui le cygne est fêté !... »
— « Je crois pénétrer le mystère, »
Répond un rossignol ; « je connais le compère !
Apprenez donc la vérité :
A son habitude il déroge,
Mais si de lui le cygne obtient un tel éloge,
C'est qu'il meurt, quand il a chanté. »

Que le mérite, hélas, ici-bas s'y résigne !
Tous les hibous ne sont pas dans les bois.
Au talent qui nous charme accordons-nous les droits
Dont plus tard nous le jugeons digne ?
Muets pour les vivants, nous retrouvons la voix
Pour célébrer le chant du cygne.

VII.

Le granit-duc Léopold et le Galérien.

Léopold, ce grand-duc que Florence révère,
Dont la mémoire encore à la Toscane est chère
Visitait à Livourne, avec ses courtisans,
Un de ces lieux maudits, repaires infâmant,
Bagnes hideux, au poison délétère,
Et qui de nos cités disparaîtront, j'espère,
Quand la loi, lasse de punir,
Aura pris pour devise : *Amender, prévenir*.
Léopold, noble cœur, âme digne et sereine,
Laissait venir à lui, sans morgue souveraine,
Ces êtres dégradés, leur demandant à tous
Et quel était leur crime, et quelle était leur peine,
Provoquant leurs aveux d'un air clément et doux.
Tous se justifiaient : aucun n'était coupable ;
Chacun de la justice accusait la rigueur,
Et d'un tribunal implacable
Maudissait la haine ou l'erreur.
Tel effronté coquin, audacieux faussaire,
Se disait dépouillé, volé par le prochain ;
Tel brigand renommé, pris, l'escopette en main
Se disait un ermite, un pieux solitaire
Guidant les voyageurs sur le bord du chemin.
Léopold, entouré de tous ces dignes frères,
Se croyait au couvent, et non plus aux galères.
Il avise un forçat qui, seul, mangeant son pain,
Accroupi sur un banc, et tenant dans sa main
Son large pied, tout meurtri de sa chaîne,
D'un œil indifférent contemplait cette scène.

Léopold, qui sur lui jette un regard penseur :
« Mais toi, qui te tiens là, seul, à l'écart des autres,
Et si loin de ces bons apôtres,
Réponds-moi, qu'as-tu fait ? – Excusez-moi,
seigneur ;
J ai mérité mon sort : je suis un grand voleur ! »
Vers la foule qui l'accompagne
Le duc s'est retourné : « Sans tarder plus longtemps,
Que ce vaurien soit libre et qu'il sorte du bain !
Il gâterait tous ces honnêtes gens ! »
Ce bandit, sans se plaindre, acceptait son supplice ;
Avouant, devant tous, ce qu'il pensait tout bas,
Du prince il méritait la clémente justice :
Car le sincère aveu du vice.
N'est-ce pas la vertu de ceux qui n'en ont pas ?

VIII.

Les deux arbres

Près de l'église, un cerisier
Du vieil et bon curé décorait l'ermitage
« Je suis le roi de ce village, »
Lui dit un jour le peuplier.
« Au-dessus du clocher se dresse mon ombrage ;
Tandis que je te vois, inclinant ton feuillage,

Vers le sol tristement plier. »

– « Oui, des arbres voisins tu dépasses le faîte, »
Dit l'arbre du pasteur ou plutôt du pays.
« Tu portes jusqu'au ciel tes rameaux dégarnis :
Moi, je courbe humblement la tête,
Mais c'est sous le poids de mes fruits. »

Voyez ce noble front, mûri par la sagesse ! Il s'incline,
pensif, et brille en se cachant.
La tête vide avec orgueil se dresse ;
Elle a tout ce qu'il faut pour s'élever : ... du vent.

IX.

Le chien du Quaker.

Certain quaker très-sobre, au moins en apparence,
Ne donnait à son chien qu'une maigre pitance.
Pour le pauvre barbet, qui faisait pénitence,
C'était festin de roi qu'un seul os à ronger.
Un jour que le quaker, au club de tempérance,
Prêchait le jeûne et l'abstinence,
Un savoureux fumet sort du garde-manger.
Notre chien n'y tient plus ; argument sans réplique,
La faim parle... A l'assaut du buffet diabolique
Il s'élance, et, tout prêts pour un repas d'*amis*⁶,

Il voit rangés en ordre symétrique
Gâteaux, pâtés de choix, volailles et perdrix.
Quel spectacle pour l'œil d'un barbet famélique !
La dent s'en mêle, hélas ! Dans ce riche butin
Le pauvre prend sa part, et peut enfin lui-même
Savourer le plaisir extrême

De laisser, à son tour, un os pour le prochain.
Soudain la porte s'ouvre ; on entre ; c'est le maître.
A terre il voit épars les débris du festin,
Et le chien tout penaud, qui cherche à disparaître,
Confus, traînant la queue, et l'œil tout patelin.
« Je ne te battrai point, » dit notre digne frère,
D'un regard froid et calme accablant le larron ;
« Je ne te battrai point ; notre morale austère
Même envers tes pareils me défend la colère.
Un autre te ferait périr sous le bâton ;
Un autre, pour le moins, te mettrait à la chaîne ;
Moi, je veux, pour unique peine,
Te donner un mauvais renom. »
A ces mots, il le chasse, et dans le voisinage
Il répand le bruit imposteur
Que le pauvre animal est atteint de la rage ;
La nouvelle au loin se propage,
Semant l'alarme et la terreur
On poursuit notre chien ; on le traque, on l'assomme,
Et la clémence du saint homme
Punit de mort notre voleur.

Craignez du fourbe qui s'irrite
Les dehors bénins et cléments !
Le plus cruel des châtiments,
C'est le pardon d'un hypocrite.

X.

L'outarde (⁷).

Une outarde se désolait
De ne pouvoir quitter la terre ;
Chaque oiseau qui dans l'air volait
Redoublait de son cœur l'envieuse colère.
Notre outarde dépérissait,
De douleur, au moral (entendons-nous, de grâce),
Car sa riche santé n'en portait nulle trace,
Et, pour comble de maux, la pauvrete engraissait,
Plaçant tout son espoir en des enfants qu'elle aime,
Elle excitait ses rejetons,
Et leur montrait le ciel !... Trop dignes d'elle même,
Nos petits outardeaux, par un effort suprême,
S'épuisaient en grotesques bonds.
« J'aurai, dit-elle enfin, une vaillante race
Qui fendra l'air... Mes envieux diront :
L'outarde a des enfants qui planent dans l'espace.
Oui, seraient-ils bâtards, mes petits voleront ! »
Aussitôt notre oiseau commence un grand pillage,
Et dans les nids des environs
Exerce un clandestin ravage :
OEUFS de perdrix, d'émérillons,
De bouvreuils, au riche plumage,
De linottes et de pinsons,
De rouges-gorges, de pigeons,

Tout abonde en son nid, merveilleux assemblage,
Et la fauvette en germe éclôt près des aiglons.
Tout ne vint pas à point dans l'étrange couvée ;
Elle eut aussi ses jours de deuil ;
Mais plus d'une aile ardente, et de race éprouvée,
Fit honneur à l'outarde, et la remplit d'orgueil.
Cet orgueil la perdit : On répand à la ronde,
Parmi le peuple-oiseau, que la mère féconde
Veut qu'on vienne admirer ses rejetons brillants.
On y vient ; mais hélas ! dans la foule indignée,
Chacun, reconnaissant, emmenant sa lignée,
Laisse à l'outarde... ses enfants !
Barbouilleurs éternels, ce récit vous regarde !
Vos fabuleux produits se réduiraient à rien,
Si chacun reprenait son bien
Parmi les enfants de l'outarde.

XI.

La béquille de Sixte-Quint.

C'était le règne de ce prêtre
En qui Rome eut un pape et l'univers un maître ;
Au Vatican, au fond d'un grenier ténébreux,
Un majordome, à la sainte livrée,
Trouve, gisante à terre, à l'écart retirée,
Une béquille au bois poudreux,

Qu'il heurte d'un pied dédaigneux.
Le bois murmure, il tressaille, il s'anime :
« Respecte-moi, dit-il, se soulevant soudain,
J'ai fait le pape ! – Toi ! – Moi-même... et ton dédain
Réveille un courroux légitime,
Car j'ai donné le sceptre au pontife romain.
Quand ce grand Sixte-Quint feignit avec adresse
Et l'âge et la caducité,
Je soutins sa fausse vieillesse
Et sa menteuse infirmité.
Plus d'un vote douteux par moi fut emporté ;
Ces rusés cardinaux, le voyant mon esclave,
Croyaient convoquer un conclave,
En lui donnant la papauté.
A peine élu, l'ingrat me jette et m'abandonne ;
Il me renie ; il paie une couronne
Par l'ingratitude et l'oubli !
– Et de toi que pouvait-il faire ?
– Me garder, m'honorer, c'eût été mon salaire.
– Pour toi « c'était fort bien ; c'était gênant pour lui.
– Mais, j'y pense, en son cœur il m'appelle peut-être
Relève-moi ; va me rendre à ton maître ;
Il sera tout joyeux de me voir aujourd'hui.
– Je m'en garderai bien, ma chère !
Le saint homme est frais et dispos ;
On le dit même un peu colère ;
Il te briserait... sur mon dos. »
Cela dit, de son pied dans l'ombre la plus noire
Il pousse le bâton qui fit un jour l'histoire.

Les Sixte-Quint. petits ou grands,
De leur pouvoir brisent les instruments ;
Ils sont tous de même famille :
Ce qu'on choyait hier, on l'écarte aujourd'hui.

Quand on n'a plus besoin d'appui,
Qui se souvient de sa béquille ?

XII.

L'Homme et le Nom.

Certain sot anobli, vain, comme de raison,
De sa très-douteuse noblesse,
Comparaissait, avec son frais blason,
Devant un magistrat cité pour sa finesse.
Malgré son ordinaire aplomb,
Le plaideur semblait au supplice ;
Sommé de se nommer, comme on fait en justice,
Il disait son nom seul, et taisait son prénom :
– « Le prénom ? dit le juge. – Eh ! pourquoi tant
d'affaire ?..
Quand je me suis nommé ?... – Nommé ? pas tout à
fait.
Il faut que le prénom... – Est-ce donc nécessaire ?...
– Très-nécessaire, s'il vous plaît.
– Mais... – Point de mais. » Notre homme, à bout de
subterfuge
Dit enfin tout penaud : « A voine de Sablon. »
– « Je savais bien, répond le juge,
Qu'il mangeait la moitié du nom. »

Un sot toujours, malgré lui, se décèle
Il reste sot ; rien ne peut le grandir.
Mais qu'un noble cœur se révèle,
Les plus simples dehors ne sauraient l'avilir.
L'homme en lui-même a sa grandeur réelle :
Il ne doit de son nom ni s'enfler, ni rougir.

XIII.

Le Lion d'Afrique.

A mon ami, Antoine Etex.

Non loin des murs d'Oran résonnait le clairon ;
La fanfare joyeuse appelait l'escadron.
Le lion s'est dressé dans sa sombre tanière ;
Le léopard lui dit : « Entends-tu ? C'est la guerre ;
L'intrépide Gérard⁸ va fouiller le vallon.
Toi, notre unique espoir, notre force dernière,
N'accepte pas la lutte meurtrière,
Car tu n'as pas de rejeton.
Si du vaillant chasseur la balle te moissonne,
Si tu tombes, sanglant, sous le fer et le plomb,
Qui nous commandera ? – Personne !

Je ne veux pas de rejeton !
J'ai vu du grand désert la terrible lionne
Mettre au jour un enfant craintif,
Se courbant sous la main qui l'emmenait captif.
S'il faut que du lion la majesté s'abaisse,
Puisse périr jusqu'à son nom !
Oui, que plutôt ma race à jamais disparaisse,
Que de voir trembler un lion ! »
Il dit, et dès le soir, de la sombre colline
Un fier rugissement ébranle les échos.
Dernier roi du désert, son sang coule à grands flots,
Et le fer de Gérard laboure sa poitrine.

Du nom que vous portez prendre si peu de soins !
Vous, que pour la noblesse en tous lieux l'on
renomme,
Ne point vous marier ! – Eh bien, ma race au moins
Finira par un honnête homme.

XIV.

L'Anon et le Poulain

« Unissons nos enfants, » dit un jour une intense
A sa voisine la jument.

« Qu'ils soient amis, dès leur jeunesse ;
Ils gagneront tous deux à ce rapprochement.
Quel plaisir de les voir ensemble grandissant !
Jen pleure déjà de tendresse !
Je puis vous le dire entre nous :
Mon ânon a bonne tournure ;
Votre poulain prendra son air modeste et doux ;
De votre fils le mien imitera l'allure.
Vous ferai-je un aveu complet ?
Votre hennissement me plait,
Et je voudrais le voir passer dans ma famille.
J'aime aussi, par instants, votre maintien coquet,
Et ce feu généreux qui dans votre œil petille.
De son côté, près de son compagnon,
Le cher poulain pourra, dans mainte occasion,
Nous prendre ce secret, dont chacun s'émerveille,
De secouer la tête, en allongeant l'oreille. »
Ce séduisant tableau fit céder la jument :
De l'ânon, au poil fauve, et du poulain brillant
L'union bientôt fut entière
Mais de ces deux enfants, qu'on dressait à la fois,
Courte fut l'alliance : au bout de quelques mois,
Notre cavale, en prévoyante mère,
Crut prudent de les désunir :
L'ânon ne savait pas hennir ;
Le poulain commençait à braire.

On retient mieux le mal, qu'on n'apprend à bien faire.

XV.

Le cerf-volant.

« Salut au frère ailé qui prend place en vos rangs !
Disait à la troupe légère
Dans les airs planant libre et fière,
Le plus hardi des cerfs-volants,
Qu'ait jamais dirigés, prudente messagère,
L'industrielle main d'un gamin de seize ans :
– « Un frère ? Où donc ? dit l'hirondelle.
– A tes côtés ; regarde-moi !
– Oh ! le bel oiseau ! répond-elle.
– Pourquoi donc ce dédain ? – Tu demandes
pourquoi ?
Avons-nous ici, comme toi,
Ce fil sale et terreux suspendu sous notre aile ? »

Nous avons bien des cerfs-volants,
Tout chargés d'oripeaux brillants ;
En vain la terre les rappelle ;
Ils s'élèvent, battant de l'aile,
Majestueux, retentissants...
Mais, hélas ! on voit la ficelle !

L'Oiseau des champs

« O toi qui promènes
Des forêts aux plaines,
Des prés aux fontaines,
Ton vol voyageur ;
Ton ardeur butine
La blanche aubépine,
La fraîche églantine,
L'épi du glaneur ;
Du fruit qui se penche,
A la haute branche,
Ta soif qui s'étanche
Détruit la primeur ;
Puis ton gai caprice
Broie un vert calice,
Et ton aile glisse
Des fruits à la fleur.
La terre est si belle !
Son parfum t'appelle ;
Ta joie éternelle
Fête sa splendeur.
Mais jouir sans cesse !
Dis-moi qui te presse ?
Crains-tu la détresse ?
– Je crains le chasseur.
Pour nous point de grâce !
Le plomb siffle et passe ;
Toujours il menace
Du coup destructeur.
Sous la mort présente,
L'oiseau vole et chante,

Et l'herbe sanglante
Reçoit le chanteur.
Quand l'aube étincelle,
La balle cruelle
Vient briser une aile
Qui bat de bonheur ;
Aussi je butine
La blanche aubépine,
La fraîche églantine,
L'épi du glaneur ;
Du fruit qui se penche,
A la haute branche,
Ma soif qui s'étanche
Détruit la primeur.
Je vole et j'oublie
La balle ennemie ;
J'attends et défie
La mort sous la fleur. »

Si l'oiseau qui chante
Sous la mort présente,
Sur l'herbe sanglante
Sourit au destin ;
Sachons au passage
Braver le nuage ;
Défions l'orage
Qui gronde au lointain.
Quand le jour rayonne,
A tout ce que donne
Sa fraîche couronne
Ouvrons notre main ;
C'est Dieu qui l'envoie ;
Cueillons avec joie
Tout ce qui verdoie

Au bord du chemin !
Comme un rêve passe
Sans laisser de trace,
Ainsi tout s'efface,
Tout suit son déclin.
Sitôt desséchée,
Quel vent t'a touchée,
Pauvre fleur penchée
Si belle au matin ?
Quand Dieu la colore,
Cueillons, dès l'aurore,
La fleur qui se dore.
Sans dire : A demain !
Heure fugitive,
Où tout nous captive,
Ta lueur si vive
Doit mourir soudain !
Sois notre conquête !
Heureux qui te fête !
La main qui t'arrête
Trompe le destin.

XVII.

La Chaussure.

« Maladroit ouvrier, que vainement j'adjure

De caser moins étroitement
Ce pied d'une honnête structure.
Tu ne m'écoutes pas ! Ton fol entêtement
Veut donc me mettre à la torture ;
Et ton fatal aveuglement
M'emprisonne en cette chaussure !...
Avec elle, pourtant, j'ai marché vaillamment.
Mais qu'un seul instant je m'arrête.
En ton cercle de fer en vain tu me retiens ;
Il faut, soulier maudit, que mon pied te rejette ;
Et l'esclave au repos veut briser ses liens ! »

Méditez sur ce point, souveraine sagesse !
Ce peuple, dont on craint et la tête et le bras,
Faites-le donc marcher sans cesse !
C'est quand vous arrêtez ses pas.
Qu'il s'aperçoit surtout que son soulier le blesse.

XVIII.

L'arbre nourricier.

LES BUCHERONS.

Quoi ! tu n'as plus pour nous que rameaux dégarnis,
Quand vers toi l'espoir nous amène,

Quand nous accourions, hors d'haleine,
Savourer ton ombre et tes fruits !

L'ARBRE.

Dès que la disette est venue,
J'ai laissé prendre à tout passant,
Et j'ai donné joyeusement
A toute main vers moi tendue.

LES BUCHERONS.

Tu n'as plus rien pour nous nourrir ;
Dès lors ta sentence est signée ;
Tu périras sous la cognée,
Et t'en dois plus reflourir.

L'ARBRE.

J'ai donné sans cesse, à toute heure,
Au vieux, au jeune, à l'ouvrier,
A tout ce qui souffre et qui pleure,
A la mansarde, à l'atelier.

Je ne suis qu'un dépositaire,
Et quand je voyais un enfant,
J'invoquais le souffle du vent,
Pour baisser mes rameaux à terre

Tout pauvre que Dieu m'a conduit

Près de moi trouva la richesse,
Et j'ai même, je le confesse,
Donné la branche avec le fruit.

Car le champ de blé fut stérile ;
L'année a vu bien des douleurs !
J'ai consolé tout homme en pleurs,
Qu'il vînt des champs ou de la ville.

Au plus triste, au plus diligent,
J'ai livré ma fraîche couronne.
Fallait-il donc jusqu'à l'automne
Garder le bien de l'indigent ?

Du pauvre je fus l'opulence ;
Je lui prodiguai mon trésor,
Et je n'avais plus rien, je pense,
Que pourtant je donnais encor.

LES BUCHERONS.

Par nous ta sentence est signée ;
Tu n'as plus rien pour nous nourrir ;
Tu périras sous la cognée,
Et tu ne dois plus refleurir.

Juges intègres et sévères,
Toujours si prompts à condamner,
Croyez-vous donc servir vos frères,
Quand vous aurez fermé, dans les jours de misères,
La main qui se plut à donner ?

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER LIVRE.

Du même Auteur :

ODES D'HORACE, traduites en vers (traduction approuvée par le Conseil royal de l'Université). 2^e édition, in-8.

LE CZAR DÉMÉTRIUS, tragédie en 5 actes, représentée sur le Théâtre-Français. In-8.

LUTHER, poème dramatique en cinq chants. In-8.

POÉSIES EUROPÉENNES, ou Imitations en vers d'Alfieri, Burger, Robert Burns, Gay, Gonzaga, Karamsin, Kœrner, Jean Kollar, Lessing, G. Lewis, Michel-Ange, Thomas Moore, Pope, Shakspeare, Schiller, Walter Scott, Voss, Yriarte, et des poètes grecs modernes. In-8.

LA GRÈCE TRAGIQUE, chefs-d'œuvre d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, traduits en vers. In-8.

PARIS. – IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT
Rue Racine, 28, près de l'odé



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Fables, par Léon Halévy,...

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9693805h>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules

de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation

prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 Imitée de Schiller

2 Imitée de Lessing.

3 Imitée de l'anglais, de Gay.

4 Imitée de l'espagnol, d'Yriarte.

5 Imitée de Lessing.

6 On sait que l'association des quakers se nomme aussi la société des amis.

7 Imitée de l'espagnol d'Yriarte.

8 On a cru pouvoir placer ici le nom du célèbre tueur de lions de l'armée d'Afrique, en qui se personnifie l'héroïsme aventureux du chasseur.

Table des matières

1. Page de titre

2. LIVRE PREMIER

1. I. Le Singe et l'Esclave.
2. II. Le Pont et le Bateau à vapeur.
3. III. Le Roseau et le Chêne.
4. IV. Les Harangues
5. V. Les Émules de l'Aigle.
6. VI. Une Victoire.
7. VII. Le Lion et son Allie.
8. VIII. Un diner d'Ami.
9. IX. Le Vin mousseux.
10. X. Le Babillard.
11. XI. Le Partage de la Terre. ()
12. XII. Les deux Chevaux.
13. XIII. Les Loups et le Serpent.
14. XIV. Le Tableau.
15. XV. Les Exploits du Renard.
16. XVI. Les deux Pièces d'Or.

3. LIVRE DEUXIÈME.

1. I. Les Cuisines.
2. II. La Canne à Épée.
3. III. La Toison.
4. IV. Le Rossignol et le Berger. ()
5. V. La Corde à Puits.
6. VI. Le Crapaud, le Lion et l'Aiglon.
7. VII. L'enfant de Sparte.
8. VIII. Les Deux Fumées.
9. IX. Le Délateur

10. X. La Marmotte.
11. XI. La Mère et l'enfant.
12. XII. Les deux Brosses.
13. XIII. Le Drapeau
14. XIV. Le Tombeau et la Fleur.
15. XV. Le Soleil et le Nuage ().
16. XVI. Les Nids et le Monument.

4. LIVRE TROISIÈME.

1. I. Le Pavé de Bois.
2. II. Les Deux Morsures.
3. III. La Montre au Tribunal.
4. IV. Le Pain du Moineau.
5. V. Le Feu d'Artifice.
6. VI. Le Masque.
7. VII. La Sentinelle.
8. VIII. Le Cheval et le Général.
9. IX. La Pierre à Aiguiser.
10. X. L'Écureuil ().
11. XI. La Souris et le Chat.
12. XII. L'oreiller.
13. XIII. La Goutte d'Eau.
14. XIV. L'Ane et le Doctorat.
15. XV. Les Deux Aveugle.
16. XVI. La Bosse du Chameau.
17. XVII. Les Deux Navires.
18. XVIII. L'Horloge.
19. XIX. L'Ane qui a lu Buffon.
20. XX. L'Encens.

5. LIVRE QUATRIÈME.

1. I. Le Serpent et la Lime.

2. II. Les Médecins de Grenade. mon ami, le D^r Marchal de Calvi.
3. III. Les derniers moments du Loup.
4. IV. Le Singe et le Cheval.
5. V. La garantie.
6. VI. Le Pauvre et le Pommier
7. VII. Les Raisins et les Goujats.
8. VIII. Le Buisson.
9. IX. L'Alouette et le Rossignol.
10. X. Les Furiés (¹).
11. XI. La rencontre.
12. XII. Le duel du Lièvre.
13. XIII. Les bagages du Roi.
14. XIV. La Perle et l'Oiseleur.
6. LIVRE CINQUIÈME.
 1. I. A mon Lafontaine.
 2. II. L'impôt des Chiens.
 3. III. La Cloche et le Battant.
 4. IV. La Grappe et la Soif.
 5. V. La Consultation.
 6. VI. Le chant du Cygne. M. le baron de Stassart.
 7. VII. Le granit-duc Léopold et le Galérien.
 8. VIII. Les deux arbres
 9. IX. Le chien du Quaker.
 10. X. L'outarde ().
 11. XI. La béquille de Sixte-Quint.
 12. XII. L'Homme et le Nom.
 13. XIII. Le Lion d'Afrique. A mon ami, Antoine Etex.
 14. XIV. L'Anon et le Poulain
 15. XV. Le cerf-volant.
 16. XVI. L'Oiseau des champs

17. XVII. La Chaussure.

18. XVIII. L'arbre nourricier.

7. Notes

8. À propos de cette édition numérique